EUGÈNE PUJARNISCLE

LA BOUCHE SCELLÉE



"AVENTURES"

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie — PARIS

9e ÉDITION

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA BOUCHE SCELLÉE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

DU MÊME AUTEUR

Le Bonze et le Pirate (Crès, éditeur).

Lectures littéraires sur l'Indochine (avec la collaboration de M. Duong Quang Ham). (Levan Tân, éditeur, Hanoï).

A PARAITRE :

Philoxène ou de la Littérature coloniale (critique).

La Digue rompue, roman.

Peaux brunes, contes et nouvelles.

EN PRÉPARATION :

Les Pavillons rouges, roman.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EUGÈNE PUJARNISCLE

LA BOUCHE SCELLÉE

ROMAN



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
11, RUE DE SÈVRES (VIe)

MCMXXXI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN TEINTÉ PUR FIL LAFUMA, DONT QUATRE HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS 1 A 21 ET 22 A 25.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by "Les Éditions G. Crès et Cie", 1931.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A MAURICE MAGRE,

qui aime le mystère et l'Asie,
ces mystérieuses aventures de
la brousse asiatique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA BOUCHE SCELLEE

I

L'APPEL DE L'ASIE

L'année, et même le mois, où je fis la connaissance du héros de ces macabres aventures, je pourrais vous les indiquer d'une façon précise. Il me suffirait d'exhumer de ce cartonnier, qui me tend ses poignées de cuivre, les papiers, tavelés de mouillures, sur lesquels sont consignées les étapes de ma carrière coloniale. Mais je suis trop impatient de toute discipline pour ne pas éprouver quelque ennui à manier ces témoignages officiels de ma dépendance administrative. Et puis, à quoi servirait d'inscrire une date européenne au début d'une histoire qui va vous transporter aux confins du monde asiatique et vous

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

faire descendre dans les abîmes de l'âme asiatique? J'aime mieux vous décrire l'état de ma sensibilité à l'époque où j'ai vu pour la première fois le singulier personnage de qui j'en tiens le récit.

Je touchais au terme d'un congé, presque entièrement passé sur la côte provençale, entre un bois de pins et la mer. Je n'avais fait, en Indochine, qu'un séjour de cinq ou six ans, et déjà l'Indochine me tenait. Je ne l'aimais point, comme tant d'Européens infatués de l'Europe, pour la fragile couche dont l'a revêtue notre civilisation. Ce qui m'avait attiré vers elle, c'est elle-même, ce qu'elle a de propre et qu'on ne trouve pas ailleurs. J'étais allé la chercher, loin des routes et des rues livrées aux tramways et aux automobiles, au fond de sa brousse la plus hostile et de ses ruelles les plus sordides. Je ne la trouvais jamais aussi belle que lorsqu'elle se montrait à moi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

toute nue. Je la chérissais jusque dans ses plaies. Loin d'elle, en véritable amant, je regrettais ses morsures tout autant que ses baisers.

Dans le paysage d'une pureté classique qui abritait mon exil, où tout aurait dû me parler de mon enfance, sous ce toit paternel dont j'avais vu poser chaque tuile, malgré tous les soins dont j'étais enveloppé, je ne songeais qu'à l'Asie, je ne voyais que l'Asie, je n'existais que par l'Asie. Les longues et fécondes années qui avaient précédé mon départ pour l'Extrême-Orient m'apparaissaient comme une étendue vide. S'il m'arrivait d'y promener mon esprit, ce n'était que pour y découvrir les sources les plus reculées de ma vocation coloniale. En revanche, avec quel relief, quel éclat, se dressaient dans ma mémoire les images de tel village annamite, de telle clairière cambodgienne aperçus au cours d'une chasse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ou d'une excursion ! Tout ce que j'avais vu, ou dit, ou fait là-bas, prenait à mes yeux une importance prodigieuse, comme, aux yeux d'un historien, les moindres incidents d'une journée qui a changé le sort d'un empire. J'étais comme le dormeur qui pousse dans le courant de son rêve les moindres sensations qui l'atteignent : tout, autour de moi, évoquait le pays d'où je venais. Ces pins qui geignaient sous le vent d'est et sifflaient au mistral me transportaient sur la rive droite du Fleuve des Parfums, en face des remparts de Hué, au sommet de ces collines résineuses qui surveillent la Plaine des Tombeaux. Ce printemps méridional excitait mon mépris par sa lenteur prudente. Je lui opposais la brutale éclosion du printemps tonkinois, qui n'a besoin que d'une nuit pour pavoiser de fleurs vermeilles les branches sans feuilles des kapokiers, puis les laisse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

choir sur le sol, au bout de quelques jours, comme des volants manqués par une raquette. Cette baigneuse blonde qui, de son talon rose, pointillait le sable de la plage, ne me semblait pas dénuée de grâce. Mais je souriais en entendant mes compagnons célébrer lourdement ses *beaux* yeux bleus et sa carnation *émouvante*. Des yeux peuvent-ils être beaux, s'ils ne sont pas noirs et fendus comme ceux des filles d'Annam? Et une carnation est-elle capable d'émouvoir sous un soleil qui dore mais ne sait pas bronzer? Bref, à chaque appel que me jetait ma patrie, c'était un écho asiatique qui lui répondait longuement en moi.

L'automne s'ouvrit, la dernière des saisons qui me retenait à l'Europe. Une bise persistante, quelques gelées furtives rendaient les paysans soucieux et leur faisaient annoncer un hiver rude. Je songeais égoïstement que bien-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tôt j'allais mettre la barrière du Tropique entre l'hiver et moi. Je suivais dans les journaux la marche du paquebot qui venait me chercher. J'avais commencé mes préparatifs, et, chaque objet rangé dans une malle, je le disposais en pensée dans tel coin de ma maison à Hanoï, qui, à chaque malle remplie, m'apparaissait plus proche et plus précise.

J'avais chargé une agence de louer ma villa provençale ; mais je ne comptais guère réussir. Qui serait assez mal avisé pour venir, à cette époque de l'année, se cloîtrer dans une maison isolée, également accessible au mistral et au vent d'est? Cependant, au retour d'un court voyage à Marseille, j'appris qu'un locataire s'était présenté, avait visité la villa et l'avait trouvée à son gré. Un original sans doute ! Il devait revenir d'un moment à l'autre pour conclure l'accord.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En effet, le lendemain, comme j'étais en train de remplir ma dernière malle, le bruit d'une auto m'appela sur la terrasse. Une voiture élégante, luxueuse même, s'arrêta devant la grille. Un homme en descendit, revêtu d'une pelisse. Mon locataire, sans aucun doute. Dans la satisfaction que je sentis alors n'entrait pour aucune part, je le jure, la pensée du profit que me promettait cette visite, profit non négligeable, cependant, à la fin d'un de ces congés qui ruinent les coloniaux. Mais cet homme, qui venait occuper ma maison, me poussait, en quelque sorte, vers l'Indochine, et je lui en étais reconnaissant. Je le regardais s'avancer par l'allée que bordait quelques palmiers trapus. Alors l'intérêt qu'il m'inspirait devint plus vif, tout en changeant de nature. Sa démarche avait une souplesse, une élasticité, qui me rappelait ces vieux coureurs de brousse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rencontrés quelquefois dans les rues de Hanoï. Son pied, avant de se poser sur le sol, faisait un mouvement imperceptible de côté, comme pour écarter, pour écraser des herbes gênantes, coupantes. Je le reçus au haut de l'escalier qui menait directement à la terrasse. Il se nomma tout de suite. Je ne distinguai pas bien son nom, qui me parut à consonance étrangère, italien ou espagnol. Il m'expliqua que son mauvais état de santé lui interdisait le séjour des villes, que le grand air et la solitude lui étaient indispensables, et que ma villa lui convenait parfaitement. Il s'exprimait avec aisance, et même avec distinction. Le corps, l'allure, paraissaient encore jeunes, mais le visage, entièrement rasé, était flétri, avec un air de fatigue et d'ennui qui me frappa. Son teint, qui conservait les traces des morsures du soleil, indiquait qu'il souffrait du foie ou de l'estomac. Ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

yeux étaient d'un vert trouble comme l'eau d'une mare. Nous entrâmes dans mon cabinet de travail. Quelques panneaux brodés du Tonkin, des sampots sur lesquels défilait une procession d'éléphants, en ornaient çà et là les murs. Ces pâles reflets d'une lointaine Asie retinrent l'attention du visiteur.

— Vous me les laisserez? demanda-t-il.

Je le lui promis. Il ajouta :

— J'ai appris par votre servante que vous étiez un colonial et que vous alliez retourner au Tonkin. Ah ! comme je vous envie de pouvoir habiter là-bas !

Il se tut brusquement, de l'air d'un homme qui craint d'en avoir trop dit. Puis, comme pour changer de conversation, il me vanta la villa, dont il appréciait beaucoup la disposition intérieure et la situation. Il l'occuperait dès mon départ. Il tint à me verser des arrhes. Je cherchai du papier blanc

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour rédiger un reçu et, n'en trouvant pas sur le bureau très encombré, j'appelai la bonne. Elle entra suivie de sa fillette ; l'enfant, fortement enrhumée depuis plusieurs semaines, se mit à tousser.

— Elle a une mauvaise toux, remarqua mon compagnon. Je lui fis l'éloge de la mère, qu'il déclara vouloir garder à son service.

— Il faut surveiller la petite, me dit-il à voix basse. Elle a une toux inquiétante.

A une nouvelle quinte, plus forte que les précédentes, il se leva, comme n'y tenant plus, tapota les joues de l'enfant pour la rassurer et l'ausculta longuement.

— Elle a besoin de soins énergiques, conclut-il. Elle a des râles... Un point de pleurite au sommet du poumon droit. Il ne faut pas négliger cela.

J'avais enfin trouvé du papier blanc.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Voulez-vous me rappeler votre nom? demandai-je.

— Serbozat. Un S au commencement, Z-a-t à la fin.

— Docteur Serbozat? fis-je sans le regarder.

Comme il ne répondit pas tout de suite, je levai les yeux sur lui et je fus surpris de l'altération de ses traits. Ses pommettes — si blêmes tout à l'heure — étaient devenues d'un rouge violacé. Sous d'épais sourcils, ses yeux jetaient des regards irrités. Ses mains, croisées sur le pommeau d'un jonc de Singapoor, étaient agitées d'un tremblement.

— Docteur, docteur? prononça-t-il enfin, d'une voix grinçante, qui vous a raconté cela? Qui a pu vous faire croire?... Je ne suis pas docteur, je n'ai jamais été docteur, vous m'entendez? Jamais, jamais.

— Veuillez m'excuser, repartis-je

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec assez de sang-froid. J'ai dit cela sans nulle intention malveillante : le titre de docteur n'a jamais été une offense. A la façon dont vous avez ausculté cette fillette, j'ai cru reconnaître un homme de l'art. Je me suis trompé. N'en parlons plus.

— Ausculter, répondit-il d'un ton plus calme ; qui aujourd'hui ne sait ausculter? J'ai vécu dans la brousse, souvent à quinze jours de marche d'un médecin. Il m'a bien fallu apprendre à soigner mes hommes.

— Vous avez donc vécu aux colonies?

— Oui, au Tonkin, comme vous.

— Officier?

— Officier... puis prospecteur.

Nous nous mîmes à parler du Tonkin. Et, tout de suite, se dissipa l'espèce de gêne que mes paroles imprudentes — bien naturelles pourtant ! — avaient dressée entre nous deux. Je me reprochai amèrement le mouvement de dé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fiance qui m'avait, une minute, éloigné de cet homme, dans lequel cependant j'avais du premier coup deviné un camarade.

— Eh quoi ! pensai-je, six mois de vie provinciale auraient suffi à me transformer en un de ces bourgeois timorés, aux yeux desquels tout inconnu est présumé un ennemi? Aurais-je, en si peu de temps, perdu cette largeur d'esprit coloniale, qui vous fait accueillir tout Européen comme un pair, un frère, auquel on doit respect, assistance, hospitalité, sans qu'on s'avise de lui demander son casier judiciaire, ni même son nom? Vais-je prendre pour modèle mon ancien propriétaire de Castres, qui, quelques jours avant mon départ pour l'Indochine, me déclarait : « Il s'est présenté des locataires pour votre logement. Mais je n'ai pas voulu d'eux ! Je ne les connais pas, ces gens-là ; pensez-donc ! ils viennent de Castelnaudary ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ai-je besoin de savoir d'où vient l'homme qui se trouve devant moi, et s'il est ou non docteur en médecine, et s'il a ou non ce qu'on appelle un passé? Il doit me suffire qu'il soit un blanc, et, qui mieux est, un colonial, c'est-à-dire un blanc d'une essence supérieure. Car ceux-là seuls savent ce qu'est un blanc, qui ont vécu au milieu des noirs ou des jaunes!

Ces saines réflexions déterminèrent en moi un changement d'attitude qui n'échappa point à mon interlocuteur. Son visage se dégagea de cette contrainte qui me l'avait fermé à plusieurs reprises. Il rapprocha sa chaise de la mienne. Il me parla du Haut-Tonkin et surtout de la province de Son-La, dont il me décrivit quelques paysages abondamment et avec chaleur.

— Vous aimez le Tonkin, me dit-il, vous qui n'avez habité que des villes et ne vous êtes hasardé dans la brousse qu'en chasseur ou en promeneur. Mais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

on l'aime beaucoup plus quand on a passé de longues années dans un de ces heureux coins perdus dont on dit que lorsqu'un blanc y veut voir un blanc, il n'a d'autre ressource que de se regarder dans une glace. A Hanoï, Saïgon, Phnom-Penh, c'est encore l'Europe qui vous suit, l'Europe avec ses lois, ses règles, ses usages. Dans la brousse, on mène une vie d'un tout autre ordre, une vie de sauvages, libre, large, fière autant que celle des villes est alourdie de servitudes, rétrécie par les concessions, diminuée par les compromissions. On y est le maître de sa destinée, du moins on n'y dépend que de la nature, dont on accepte volontiers les arrêts parce qu'on sait qu'ils sont inéluctables. On se crée à soi-même sa vie. On ne la reçoit pas toute faite des mains d'une administration tâtillonne.

— Vous regrettez la colonie plus

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

encore que moi. Pourquoi n'y retournez vous pas avec moi?

— Je le voudrais bien. Mais impossible !

— Vos affaires vous retiennent en France?

— Non. Mes affaires consistent à toucher des coupons. Or, il y a des banques en Indochine. C'est une question de santé !

— Le foie ?

— Le foie, la rate, le cœur, tout ! Un paludisme malin, comme vous n'en connaissez pas dans le delta et sur lequel quinine et arsenic n'ont aucune prise.

— Ici, vous n'en souffrez plus?

— Plus du tout. Mais il suffit que je remette les pieds en Indochine pour avoir des accès terribles !

— C'est étrange !

— Étrange, en effet. Les médecins n'y comprennent rien !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il regardait le bout de sa canne. Je n'apercevais plus, de son visage, que son front labouré par deux plis verticaux.

Il soupira, puis, se levant, lança :

— C'est une chose terrible que ces pays vous deviennent inhabitables au moment même où l'on ne peut plus habiter ailleurs !

Je l'accompagnai jusqu'à la grille. Nous nous taisions l'un et l'autre, accablés d'une tristesse égale, lui songeant à l'interdit dont il était frappé, moi inquiété par l'idée de n'être pas à l'abri d'une catastrophe semblable.

Au moment de me quitter, il eut une minute d'hésitation, puis me demanda la permission de venir bavarder avec moi, de temps à autre, pendant les quelques semaines qui me séparaient du départ. Il s'ennuyait à l'hôtel et il trouvait un tel plaisir à causer avec un colonial ! Je l'engageai à revenir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le plus souvent possible. Il revint presque chaque jour. Il arrivait vers deux heures de l'après-midi pour repartir à la nuit. Nous ne parlions guère que de l'Indochine. Plusieurs fois je voulus changer de conversation. Est-il charitable, en effet, de célébrer les délices d'un éden devant quelqu'un qui en a été chassé? Mais je sentais alors son attention m'échapper. Et c'est lui-même, qui, dès que je lui laissais la parole, ramenait obstinément l'entretien sur un sujet qui devait lui être cruel.

Il était inépuisable en anecdotes sur les mœurs, les superstitions, les pratiques religieuses de races dont non seulement les Français de France, mais aussi les coloniaux des villes ne connaissent pas même les noms.

Il me déclara, un jour :

« J'entends souvent dire autour de moi : les colonies, c'est banal, c'est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

couru ! L'Indochine ? Qui n'est pas allé en Indochine ? Il y a de belles routes partout. On traverse ça en automobile ! On y trouve des palaces, des cafés et des dancings, comme en France, comme partout. C'est une province de France, un peu lointaine.

En réalité, on n'a jamais plus mal connu les colonies que depuis que tout le monde prétend les connaître. Autrefois on se doutait au moins que ce sont des pays étranges. On écoutait avec intérêt, avec déférence, ce qu'en disaient ceux qui y passaient leur vie. Maintenant qu'un tas de gens y vont faire un petit tour, les coloniaux n'ont plus qu'à se taire. Dès que l'un d'eux ouvre la bouche, on l'interrompt : « Oui, oui, je sais. X... me l'a déjà dit » ou « Vous m'étonnez : Z... affirme le contraire. Et, vous savez, il y est allé ! »

Qu'est-ce qu'ils ont donc vu de l'Indochine, tous ces touristes si verbeux ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La route coloniale nº 1. Or, la route coloniale nº 1 a, de la Porte de Chine à la frontière du Siam, un peu plus de 3.000 kilomètres. Admettons, je vous fais la part belle, qu'elle ait 10 mètres de large. Cela vous donne 30 kilomètres carrés. Trente kilomètres carrés sur les 700.000 de la superficie totale, c'est maigre, surtout quand on songe qu'on ne rencontre, sur cette route où l'on fait du 80 à l'heure, que des Européens ou des Asiatiques européanisés. Or les Européens, ça n'est guère intéressant, même en Asie. Quant aux Asiatiques qui singent les Européens, c'est beaucoup moins intéressant encore. Ça ne ressemble plus à rien, ou, si ça ressemble à quelque chose, c'est à quelque chose qui n'est pas beau.

Moi, qui ai flâné par des sentiers où ne se hasarderait pas une chèvre, je sais ce que c'est que l'Asie. J'ai mesuré la distance qui la sépare de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'Europe. En moi est passé un peu de l'âme asiatique. Et jamais, jamais plus je ne sentirai ni ne penserai en Européen.

Oui, je sais : on considère cela comme une déchéance, une régression ! La supériorité de l'Europe sur l'Asie n'est-elle pas une chose visible, palpable? Mais justement toute la question est de savoir si le visible existe seul. Pour ma part, je suis convaincu qu'il n'est qu'une partie infime — la plus superficielle et la moins importante — de la réalité, qu'il est enveloppé, débordé, dominé par l'invisible. L'Asie le sait bien. L'Europe le savait jadis, mais elle l'a oublié. Des deux, c'est la première qui est la plus savante ».

Plusieurs fois, il reprit ces théories. Mais elles n'étaient point pour lui, comme pour beaucoup d'intelligences raffinées, un simple jeu de l'esprit. Il mettait à les développer une ardeur fiévreuse : dans ses yeux passaient des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reflets qui semblaient venir de ce monde invisible dont il proclamait l'existence ; sa voix s'altérait, prenait des sonorités singulières, lançait de brusques éclats puis s'abaissait brusquement, ne devenait plus qu'un souffle articulé, pour s'abîmer enfin dans un émouvant silence au fond duquel je le voyais suivre encore sa pensée au-dessous des frontières de l'exprimable. C'est peu de dire qu'il croyait à la vérité de ces paradoxes : il les vivait en quelque sorte ; ils étaient comme une partie de son moi.

De ses moyens d'existence, d'ailleurs, il ne me disait jamais rien. Au bout de trois semaines de conversations quasi-quotidiennes, je ne savais qu'une chose de lui, c'est qu'il était très riche. Mais j'ignorais son passé et l'origine de sa fortune. Ce halo de mystère dans lequel baignait sa personne, cette résonance étrange que rendaient certains de ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

propos, me séduisaient tout en m'inquiétant. Il exerçait sur moi le même genre d'attraction que les âmes indigènes, en qui j'aime surtout ce qu'elles me dérobent. Je ne suis attiré que par ce qui m'échappe.

Une sympathie plus franche et plus banale me poussait, en outre, vers lui. Sous une apparence sèche, il dissimulait une sensibilité délicate, que faisaient quelquefois se rétracter à tort les paroles les plus innocentes, mais qui percevait aussitôt les moindres intentions bienveillantes, les moindres gestes cordiaux, et savait vous en remercier toujours par un mot, une attitude, un sourire, dont il eût été difficile de n'être pas ému. Il soigna la fillette de la servante avec un dévouement qui égalait sa compétence, une compétence bien extraordinaire, ne pus-je m'empêcher de remarquer, de la part d'un profane ! Et quelle joie, quand il constata une gué-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rison presque complète ! J'avais l'impression que, condamné à une existence solitaire, il avait accumulé des réserves d'affection et ne demandait qu'à les dépenser. Il manifestait pour moi et les miens une amitié qu'il traduisait par mille prévenances, mille attentions : dès qu'il m'apercevait, son visage s'illuminait ; il s'avançait vers moi les bras tendus avec un élan de tout son être. Parfois, pendant qu'il me parlait, il me saisissait la main et me la pressait, me la pétrissait dans les siennes. Ces témoignages me flattaient et me touchaient, surtout venant d'un homme qui semblait n'en pas être prodigue.

Le départ m'apparaissait moins désirable, depuis que j'avais pu apprécier l'affection dont il allait me priver. Aussi me mis-je en tête de décider Serbozat à partir avec moi. Chaque jour je l'entreprenais. Sa réponse était toujours la même : son état de santé le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

retenait en Europe. Je multipliais mes assauts ; je sentais mollir sa résistance et la victoire ne faisait plus de doute pour moi.

— Je pars vendredi prochain, à midi, par le *Cap-Tourane*, lui annonçai-je, un jour, brusquement, comme il descendait de son auto.

Et je lui tendis le télégramme qui m'avait apporté la nouvelle. Il m'écouta, d'un air hébété, lut le papier bleu plusieurs fois, comme s'il n'en comprenait pas les termes, puis tomba dans un morne silence, que je n'osai pas troubler.

— Vous voilà content, dit-il enfin, avec dans la voix une nuance de reproche.

— Content, fis-je gêné, sans doute. Mais je serais bien plus content si vous m'accompagniez.

Il ne répondit pas. Je revins à la charge.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Voyons, qui vous empêche de retourner là-bas? Une question de santé? Mais vous vous êtes soigné depuis votre retour de l'Indochine! Vous m'avez déclaré vous-même que vous n'aviez plus eu d'accès de fièvre depuis longtemps. C'est un signe de guérison, cela. Pourquoi ne pas courir le risque?

— Je l'ai couru plus d'une fois. Mais dès mon arrivée à Saïgon, j'ai été repris par le mal.

— Ne pourriez-vous tenter un nouvel essai?

Il réfléchissait, les yeux baissés, traçant machinalement de la pointe de sa canne des signes bizarres sur le gravier de l'allée.

Il releva la tête et jeta d'un ton gauchement jovial.

— Vous défendez bien mal vos intérêts de propriétaire! Ne suis-je pas lié à vous par un engagement en bonne forme?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Ne vous inquiétez pas, repartis-je, de cette question secondaire ! Le plaisir de vous avoir avec moi compenserait largement le dommage matériel que je pourrais subir en perdant un locataire. D'ailleurs, il n'y aura pas même de dommage matériel. Des Anglais sont venus ce matin visiter la villa. Ils la prendraient volontiers à l'année, mais ne l'occuperaient que pendant la saison des bains.

— Vous leur avez répondu qu'elle était déjà louée?

— Je leur ai répondu que j'étais en pourparlers avec une autre personne, mais que cette autre personne allait sans doute changer d'avis et partir pour un long voyage. Ils reviendront chercher ce soir une réponse définitive.

— Ce n'est pas bien de me tenter de la sorte.

— Si je craignais qu'il vous arrivât quelque chose de fâcheux, je vous assure

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que je ne vous aurais pas fait cette proposition, malgré la joie que j'éprouve à voyager en votre compagnie.

Il me regarda dans les yeux, moins, je le sentis, pour me témoigner sa reconnaissante amitié, que pour puiser en moi un peu de cette assurance qui lui manquait.

— C'est dit, repris-je, vous venez avec moi !

— Peut-être. En tout cas, pour l'instant, il faut que je vous quitte ! Je serai lans deux heures à Marseille. Je vais voir s'il est encore possible de retenir une place sur le *Cap-Tourane*.

— Aucun doute à ce sujet. A bientôt !

— A demain !

Il remonta dans son auto et, par la portière que sa main gauche tenait ouverte, longuement, jusqu'au tournant de la route, il agita la main droite à la hauteur de son front en un geste qui rappelait le gracieux salut familier des jeunes filles annamites.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

II

RETOUR D'EXIL

Le colonial qui débarque à Marseille tourne le dos à la mer. De la ville, il ne voit que ce qu'elle a d'européen : ses hautes maisons grises, ses douaniers soupçonneux, ses portefaix insatiables, ses ronds-de-cuir renfrognés derrière leur grillage, son peuple bruyant et vulgaire. Mais, à celui qui la quitte, Marseille apparaît comme une première escale. Toutes ses rues le conduisent au port. Et tout le port, avec sa multitude de bateaux qui tirent sur leurs câbles, semble aspiré par l'Orient.

C'est du côté de l'Orient que nous avions tourné nos visages, Serbozat et moi, sur le pont supérieur du *Cap-*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tourane qui s'ébranlait pour le départ. Le mistral s'en était allé la veille, ayant accompli sa besogne salubre de chasseur de nuées. La rade, la ville, les sèches collines qui la cernent dansaient dans la lumière, se tendaient vers le ciel. Nous baignions dans une tiédeur que nous savions solide, définitive. Débarrassés de nos pardessus, une moiteur légère aux tempes, nous nous installions dans le printemps, que dans moins d'une semaine nous échangerions contre l'été.

Lorsque le paquebot, libéré de ses chaînes, s'écarta du quai, des tirailleurs annamites, massés sur le gaillard d'avant, poussèrent une immense clameur : c'était, plutôt que l'adieu à l'Europe, le salut à l'Asie, qu'ils voyaient toute proche, devant eux. Je regardai mon compagnon : il rayonnait. L'incertitude qui, un moment auparavant, tremblait encore dans ses yeux, en avait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

disparu, balayée par cette vague de joie qui soulevait les choses et les hommes.

Nous partagions la même cabine. Le soir, après le dîner, comme nous arpentions le pont en devisant, il s'arrêta brusquement, fit craquer ses doigts dans un geste nerveux et me dit :

— Il faut que je vous quitte.

— Vous êtes souffrant, demandai-je, d'une voix qui annonçait une légère inquiétude.

Il me remercia du regard, fit de la tête un signe négatif et sourit :

— Souffrant, pas le moins du monde. Mais — autant vous l'avouer tout de suite ! — je fume, et c'est mon heure... Est-ce que cela vous dérange?

Ce fut à mon tour de sourire, pendant que je répondais :

— Ma foi, non ! Et même, je vous tiendrai volontiers compagnie.

Il saisit mon bras, dans un élan

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

joyeux, et me poussa vers l'escalier qui conduisait à notre cabine.

J'étais enchanté de l'aubaine. L'opium — car lorsque des coloniaux emploient le verbe *fumer*, ils sous-entendent toujours le mot *opium* — l'opium n'évoque pas, dans l'esprit d'un Indochinois, les images pénibles auxquelles on l'associe presque toujours en Europe. Certes je n'étais pas à l'époque — et seize ans de vie coloniale ne me l'ont pas fait devenir — ce qu'on appelle un intoxiqué, c'est-à-dire un homme à qui l'opium est une chose nécessaire, plus nécessaire encore que le pain ou le riz. Je fumais par occasion, pour m'amuser, comme disent les Annamites. L'odeur de l'opium ne m'en était que plus douce, ayant toujours été un luxe pour moi. Elle se liait, dans ma mémoire, à mes impressions exotiques les plus délicates et les plus chères : interminables causeries

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avec des amis choisis, dans une de ces pièces discrètes, habillées de panneaux annamites et de sampots cambodgiens, éclairées par une lanterne chinoise — fêtes dans les maisons de chanteuses, où, couché sur un lit sculpté, pareil à un prince oriental, on écoute le bourdonnement d'une guitare pendant qu'une créature menue, parée et fardée comme une idole, malaxe la pâte aromatique dont vous aspirez l'âme, la nuque reposant sur une cuisse gainée de soie — courses nocturnes à travers les faubourgs indigènes, entre deux rangées de paillotes basses ou juchées sur pilotis, dont certaines laissent filtrer l'odeur familière, qui est comme une invitation à entrer et à s'allonger — promenades sur le Fleuve des Parfums : la Ville Royale dort à votre droite, fermée comme une tombe ; vous allez, dirigé par la perche d'un sampanier ; de l'eau monte une buée odorante ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vous croisez un sampan ; à la lueur douce d'une petite lampe vous entrevoyez l'éclair d'une robe rose, bleue ou violette, l'étincelle de quelque bijou. La barque s'éloigne ; des chants traînent derrière elle, comme un filet. D'autres sampans s'écartent à votre passage, muets et les stores baissés... Pour n'être pas trop indigne de communier avec une pareille nuit, il faut que vous purgiez votre âme de toutes ses scories. Alors, vous posez votre tête sur l'oreiller de rotin et, par la tige de bambou que vous présente une main pétrie dans de la porcelaine, vous aspirez de la spiritualité. Ah ! s'il est vrai que l'Europe ait fait de ce dictame, qui pour les Annamites est un présent des Dieux, je ne sais quoi de malsain et de tragique, un instrument diabolique de dépravation, de détraquement, de désolation et de mort, c'est une raison de plus de chérir et d'admirer la sagesse asia-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tique pour laquelle l'opium est le chemin fleuri qui mène à la sérénité !

— Nous ne sommes plus dans le golfe du Lion, mais dans la mer de Chine ! dis-je à mon compagnon, tandis qu'il me tendait, pour la troisième fois, une pipe en bois d'aigle, lourde comme un pistolet, chargée d'une capsule brune.

— Ah ! répliqua-t-il avec un soupir ! Pourvu que la mer de Chine me soit aussi clémente que cette mer où nous naviguons !

J'essayais de le réconforter et je ne l'avais pas encore entrepris avec cette force de conviction ni cette certitude de succès. L'opium avait produit sur moi son effet coutumier : non seulement il me semblait que moi et les miens nous n'avions plus à craindre les atteintes du mal sous aucune de ses formes — douleurs physiques, ennui, tristesse et deuil — mais le mal lui-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

même était devenu pour moi une forme sans corps, un mot vide de sens.

Il continua :

— Comme je voudrais, comme je voudrais que votre confiance fût justifiée. Ma fortune malencontreuse, ma fortune *qui est cause de tout*, comme je la sacrifierais volontiers pour pouvoir habiter au Tonkin, pour y finir ma vie. Je vois très bien le mamelon où je planterais ma caï-nhà — une maison thaï, haute sur pattes — dans les environs de Laï-Chau. J'y passerais l'été à chasser. L'hiver, je m'installerais à Hanoï, tout au bout du quartier du Grand-Bouddha, sur les bords du Grand-Lac ou du Truc-Bach. La vie serait belle, toute unie ! Car ici, que de choses me sont nécessaires, non point pour être heureux, mais pour ne pas trop sentir l'ennui de vivre : automobiles, voyages, palaces et spectacles. Là-bas, il me suffisait de respirer l'air

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la brousse, de voir circuler autour de moi un peuple aux pieds nus. J'ai perdu tout cela pour m'être mis en désaccord avec les forces occultes qui gouvernent le pays. L'Europe, fière de ses microscopes, vous parle d'hématozoaires. A ces ennemis matériels, elle oppose des armes matérielles ; mais quelle quinine, quel arsenic pourrait avoir raison d'ennemis invisibles, qui se moquent des lois de la nature et de la science positive?

Ainsi l'opium, qui rend lucide, qui donne la pleine possession de soi, qui délivre des craintes vaines, n'avait même pas la force d'affranchir son esprit des fantômes qui l'obsédaient.

La traversée se passa, comme se passent toutes les traversées, en flâneries, lectures, bavardages, auxquels nous ajoutions le piment de quelques pipes nocturnes.

Au cours d'un voyage, on éprouve

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des émotions analogues à celle que procure la confection d'un roman. Après l'excitation du début, il semble qu'on n'arrivera jamais au terme. La première escale est une occasion de prendre confiance : on pousse un soupir de satisfaction, comme quand on met le point final au premier chapitre. Puis, au fur et à mesure que les escales succèdent aux escales, les chapitres aux chapitres, on est saisi par une exaltation croissante et l'on arrive au dénouement avec le sentiment d'une grande victoire.

A l'Indochinois, impatient de revoir l'Indochine, et qui la cherche partout, chacune des escales offre, en outre, une saveur particulière selon la quantité qu'elle contient du pays vers lequel il tend.

Port-Saïd ne plaît que d'une façon négative : il marque la rupture avec l'Europe. Mais sa campagne stérile et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses indigènes ne disent rien à l'Extrême-Oriental, qui ne les rencontrera pas ailleurs.

Colombo émeut, surtout après la plus longue et la plus dure des étapes (1). Ses frondaisons d'un vert chargé font paraître dérisoire le pâle feuillage provençal. Et nous rencontrons là tous nos amis végétaux : cocotiers, aréquiers, kapokiers, bambous, et les banyans tentaculaires ! Des femmes passent, avec la démarche majestueuse et le teint chaud des Cambodgiennes. Des bonzes, drapés à la romaine, dont la toge, dans le soleil, flambe comme un feu de sarments, quêtent leur nourriture : on se croirait dans les faubourgs de Phnom-Penh. Voici, avec son toit de lataniers, l'alerte charrette traînée par un zébu, toute semblable à celles qui, au prin-

(1) Les paquebots de la série des *Caps* ne s'arrêtent pas à Djibouti.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

temps, reviennent en files du Tonlé-Sap, suivies par une longue et féroce odeur de poisson fermenté.

Singapoor, c'est la Chine ! c'est-à-dire la partie la plus vivante, la plus grouillante, la plus bruyante de l'Indochine. Cela sent la graisse brûlée, la saumure, l'urine, l'opium et la badiane : comme à Cholon, comme aux environs de la rue Ohier (1), comme aux bords du Song-Tam-Bac (2), comme dans la rue des Voiles (3) !...

Saïgon... enfin !

---

(1) A Phnom-Penh.
(2) A Haïphong.
(3) A Hanoï.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

III

UNE NUIT A SAÏGON

Je l'avais quittée aride et poudreuse au milieu de la saison sèche. Je la retrouvai engraissée, rajeunie par les pluies dont la terre demeurait imprégnée. Les arbres étaient bleus. L'air était léger. Le ciel était nu. Et j'étais heureux !

Pourquoi ce nouveau contact avec la chère ville indochinoise fut-il assombri par un incident bizarre et même sinistre ?

J'avais constaté, au fur et à mesure que nous approchions du terme, un changement de plus en plus accentué dans l'humeur de mon compagnon de voyage. Son regard fuyait le mien. Il demeurait plongé des heures entières

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans une rêverie muette et sombre. Il n'en sortait que pour me parler de ces forces invisibles qui sont dispersées par le monde mais paraissent avoir fait de l'Asie leur terre de prédilection. Il était obsédé par ce sujet inquiétant, qu'il n'abordait naguère que de loin en loin. Lui qui, au début du voyage, fumait modérément — de quinze à vingt pipes par jour, ce qui est peu pour un vieux fumeur — il avait, depuis Colombo, doublé, puis triplé la dose. Il se couchait de plus en plus tard, se tournait et se retournait longtemps sur sa couchette avant de s'endormir. Souvent même, il se levait dans l'obscurité, et je l'entendais qui rallumait sa lampe et se remettait à fumer.

— L'opium est le seul remède connu contre l'angoisse, me disait-il alors, comme excuse, quand il remarquait que j'étais éveillé et que je l'observais.

Nous étions arrivés à Saïgon un peu

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avant la nuit et nous avions retenu deux chambres voisines dans un hôtel de la rue Catinat. Après le dîner, qui fut gai, j'étouffai quelques bâillements et j'esquissai un mouvement pour me lever. Mais Serbozat suivait mon manège sans en avoir l'air.

— Comment, me dit-il avec un enjouement que je sentis artificiel, vous voici depuis deux heures seulement à Saïgon et vous faites mine d'aller vous retirer dans votre chambre, une de ces chambres faites en série où l'on peut se croire à Paris, Londres ou Chicago? Vous, l'amant éploré de la belle Indochine, qui avez tant soupiré loin d'elle, à peine la pressez-vous dans vos bras que vous vous endormez! Nous aurons le temps de dormir entre le Cap Saint-Jacques et la Pointe de Doson (1). A Saïgon, on ne dort pas :

(1) C'est-à-dire pendant la traversée de Saïgon à Haïphong.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

on vit ! Admirez ces arbres, ce ciel ; regardez cette petite Annamite qui passe : quelle légèreté, dans les gestes quelle grâce, quelle souplesse ! Ce peuple est aérien.

Mais non, je ne puis croire que vous ayez envie de dormir, au moment où l'Asie s'éveille... N'est-ce point plutôt le besoin de fumer qui vous arrache ces baîllements? C'est ma société qui vous a valu ce vice.

Ah ! Je porte malheur à tout ce qui m'entoure !

Je suis un type dans le genre d'Hernani.

— Ne vous tourmentez pas, répondis-je en riant d'un rire un peu forcé. Je me désintoxiquerai sans peine, si tant est que je sois intoxiqué, une fois revenu à mes habitudes tonkinoises. Mais ce n'est pas encore le moment, Dieu merci ! En voyage, les fidèles eux-mêmes bénéficient de certaines dis-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

penses. J'ai pour principe de fumer les jours de fête. Et c'est fête aujourd'hui. Le retour des exilés ! Nous allons monter si vous le voulez bien.

— Monter dans nos chambres, s'exclama-t-il avec emphase, dans nos chambres ripolinées, pourvues de téléphones, alors qu'au delà de ces quartiers trop éclairés et trop bruyants, il y a des routes silencieuses bordées de paillotes, des lits de camp dans ces paillotes, des pipes et des femmes sur ces lits de camp? Il était temps, pour vous, de quitter l'Europe. Vous vous européanisiez!

— C'est que je n'osais pas dire toute ma pensée, expliquai-je assez penaud. Je vous croyais l'esclave du confortable. Je craignais pour vous les pipes mal culottées, les nattes douteuses.

— Qu'importe ! reprit-il sur le même ton emphatique, nous voulons l'Asie intégrale ! A bas l'Europe et ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

chambres nettes comme des salles d'opération. Vivent les lits de camp douteux et les pipes encrassées de drops. « *Cê-Kéu !* »

Deux pousse-pousse répondirent à son appel. Nous partîmes. Lorsque nous eûmes dépassé les Halles, je m'épanouis. Je n'avais plus envie de dormir.

Le colonial qui n'a jamais rôdé dans une ville indigène, en quête d'une femme ou d'une pipe, ne sera jamais un vrai colonial. C'est tout un monde de sensations exotiques, qui lui demeurera fermé. Seize ans de colonie — seize ans bien employés, j'ose le dire ! — ne m'ont point blasé sur les émotions de ces courses nocturnes : les toits de lataniers, sous le feu des étoiles, ont des reflets de mica ; les maisons dorment ; de loin en loin, une berceuse plaintive rythmée par les grincements d'un hamac ; claquement des pieds nus sur la terre poisseuse ; odeurs cruelles des fosses non septiques ; parfums qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jaillissent d'on ne sait où — peut-être de ces mêmes fosses ; — arrêt brusque devant une porte : on distingue de la lumière à travers le treillage ; un chien grogne, le coolie parlemente, une vieille tousse ; la porte s'ouvre ; on entrevoit un autel paré de fleurs artificielles ; que va-t-on trouver dans ce taudis : quelque répugnante goule, ou une de ces tendres vierges aux mains et aux pieds de princesse, aux seins pointus et drus comme des boutons de lotus?

On entre.

La maison devant laquelle les pousse-pousse nous déposèrent, ce soir-là — dans le voisinage de la route de Phnom-Penh — était coquette et même luxueuse. Une double haie d'arbustes aux formes contournées, plantés dans des pots de Camau, conduisait à la véranda, au plafond de laquelle pendait un globe de cuivre enfermant une lampe rouge, énorme rubis.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Caï-nhà fumer, beaucoup choli... nous avaient annoncé les coolies. Ils ne nous avaient pas trompés. La fumerie était élégante et meublée avec goût, en dépit d'un grand portrait, en buste, d'une Européenne abondamment décolletée, présent-réclame de quelque manufacture de cigarettes. L'opium était honnête : de l'Indien gouvernemental.

Une vieille femme — la patronne du lieu, que l'abus de la drogue avait momifiée — s'offrit à nous rouler les pipes. Nous lui préférâmes, sans l'ombre d'une hésitation, ses jeunes pensionnaires : deux Cochinchinoises, une Laotienne, aux doigts moins habiles peut-être, mais aux minois autrement agréables à contempler !

Toutes jeunes — de 16 à 18 ans — elles malaxaient la drogue avec les sourcils froncés, l'air tendu d'un écolier qui trace ses premiers bâtons. La lampe

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à opium seule éclairait leurs visages : visages ovales et transparents des Annamites ; visage rond, aux reflets cuivrés, de la fille du Mékong. La tête reposant sur un coussin de cuir fauve — venu du Tonkin — je fumais longement, renonçant à compter les pipes, prenant d'avance mon parti d'une nuit blanche, n'ayant pas la force d'écarter de ma bouche le bambou à bout de jade qu'une main menue y poussait. Et quand d'une seule bouffée j'avais vidé le fourneau de sa pastille brune sans qu'eût à intervenir l'aiguille de ma compagne, celle-ci me remerciait d'un sourire qui, à travers le nuage de fumée bleue, me paraissait divin. Isolé dans mon extase, j'oubliais Serbozat.

— Une pipe à portée de mes lèvres, un corps souple à portée de mes doigts, dis-je dans un annamite barbare qui fit jaillir un triple éclat de rire, et je suis l'égal du Bouddha.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cette sérénité, pensai-je, que les Sages grecs et les Saints bouddhiques donnent comme un terme — d'ailleurs incertain — à de longues années de méditations et d'abstinences, il suffit de cinq grammes d'opium pour vous la dispenser. Et quelle plénitude ! On plane au-dessus des nuages et il semble qu'on ne touchera jamais plus le sol. On retombera, sans doute, au bout de quelques heures. Mais la sérénité du philosophe ou du fakir est-elle si durable qu'ils l'affirment?

Un chrétien déclarait que celui qui croit fermement cinq minutes seulement chaque jour peut se considérer comme un grand croyant. On a le droit, de même, d'honorer du nom de Grand Sage celui qui peut se maintenir serein cinq minutes par jour. Tout homme qui fume est donc un sursage, puisque sa sérénité dure plusieurs heures et peut même ne plus le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

quitter. Je comprends qu'il soit inaccessible à l'amour, à l'ambition et à tout désir. Pourquoi désirerait-il quelque chose? Il a tout.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IV

CHANTHALY

Ma sérénité était si complète que je craignis de la compromettre et que d'un signe de tête j'invitai ma confectionneuse de pipes — une Cochinchinoise — à se reposer.

Pointant son aiguille poisseuse dans la direction de mon compagnon, elle murmura :

— L'autre Monsieur fumer beaucoup.

Je me relevai alors sur le coude, pour considérer mon compagnon : il fumait sans arrêt, mais avec une précipitation anxieuse, comme un vieil intoxiqué que torture le besoin et qui ne peut arriver à l'assouvir. Il était loin, bien loin de l'ataraxie dans laquelle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

je baignais. Ses narines se pinçaient, les plis de son front se creusaient encore; ses prunelles étaient dilatées, avec un regard fixe qui paraissait aller *au delà* des objets environnants. De temps en temps, il allongeait la main par-dessus le plateau pour flatter d'un frôlement le visage de la Laotienne, qui répondait au nom charmant de Chanthaly (1). Mais il devait mettre dans cette caresse une certaine brusquerie, car la jeune fille, tout en continuant à sourire par politesse, frémissait au contact de ses doigts et, quand elle ne se sentait pas regardée, elle lui lançait un regard dur où je lisais une véritable aversion.

Je jetai un coup d'œil à ma montre :

— Ne serait-il pas sage de rentrer? fis-je.

Serbozat, qui depuis plusieurs heures n'avait desserré les lèvres que pour

(1) Pleine lune.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aspirer la fumée, tressaillit à mes paroles comme si elles l'avaient réveillé.

— Rentrer, reprit-il, d'une voix lointaine, *abstraite*... Déjà !

— Il est trois heures, observai-je.

— Trois heures?... En effet, il serait temps peut-être, répondit-il d'un ton plus naturel.

Il eut un brusque mouvement des épaules, une espèce de haut le cœur.

— Rentrer, rentrer, tout seul — et sa voix redevenait lente et grave — dans cette chambre d'hôtel, si grande. Avez-vous remarqué ces murs lisses? Elle est comment dire? profonde, profonde comme une cave... comme un caveau...

Il cherchait ses mots, le regard tendu.

L'opium avait produit sur moi son effet ordinaire. Ma sensibilité paraissait s'être évanouie avec la fumée de mes pipes. Il me semblait que je planais au-dessus de la zone de l'affectivité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cependant mon attention, loin d'être engourdie ou même émoussée, était d'une acuité, d'une fraîcheur que je n'avais jamais connues. L'âme de Serbozat m'apparaissait à travers son visage, comme les rouages d'une horloge à travers le globe de verre qui la recouvre et j'en suivais les oscillations, les battements. Mais ma curiosité restait purement intellectuelle. Aucune émotion ne s'y mêlait, autre que celle qu'on éprouve quand on essaie de résoudre une équation.

— Excusez-moi, continua-t-il. J'ai une telle horreur de la solitude ! Depuis trente jours, grâce à vous, je ne suis jamais resté une heure seul. Ce soir, justement, je me sens mal à l'aise. Une nuit peut être longue, même quand on se couche à trois heures !

— Nous ne sommes séparés que par une cloison, vous n'auriez qu'à m'appeler si vous vous sentiez incom-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

modé. D'ailleurs — ajoutai-je en souriant — qui vous empêche d'amener une de ces jolies personnes, par exemple cette Laotienne aux yeux de biche.

Ma proposition lui apporta un soulagement immédiat.

— Excellente idée, fit-il en tapotant la joue de la pou-sao (1). De tous les remèdes contre la solitude, voici bien le plus délicieux.

Et, s'adressant à la matrone :

— Je l'emmène avec moi. Fais-nous appeler trois pousse... ou quatre, corrigea-t-il, en m'interrogeant des yeux.

— Trois suffiront...

— Eh bien ! Va pour trois pousse.

Nous sautâmes, ensemble, du lit de camp. Il s'étira, puis remarquant des taches d'opium sur la manche de son dolman, il entreprit de les gratter.

---

(1) *Jeune fille*, en laotien.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La jeune fille, qui venait d'être élue, n'avait pas bougé de place. Avec une application affectée, elle rangeait les aiguilles, nettoyait les fourneaux, comme si elle eût ignoré ce qu'on attendait d'elle. En réalité, elle n'avait pas perdu une syllabe de nos propos ; je m'étais assuré qu'elle connaissait parfaitement notre langue. Mais à la lenteur de ses gestes, aux plis qui barraient son large front obstinément baissé, on comprenait que l'idée d'aller partager le lit de cet inconnu lui était souverainement désagréable.

La matrone rayonnait, espérant de sérieux honoraires — si j'ose employer ce terme. Elle enjoignit à Chanthaly de se préparer à nous suivre. Celle-ci, dans un mouvement brusque de mauvaise humeur, jeta le crochet dont elle curait un fourneau au milieu du plateau de cuivre qui sonna et, détournant la tête pour ne pas nous montrer son

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

visage, elle s'enfuit dans une pièce voisine, où la bà-già (1) la relança.

Des chuchotements précipités, entrecoupés d'éclats de voix, m'avertirent qu'une discussion avait éclaté entre elles. Je profitai de ce que Serbozat s'était discrètement retiré dans le jardin pour aller les rejoindre. Il me fallut, avant cela, me débarrasser de ma confectionneuse de pipes, qui, cramponnée à mon cou, me suppliait de l'emmener.

— Lui pas content aller, murmura la vieille, dès qu'elle m'aperçut, lui beaucoup bête.

J'entrepris de rassurer la jeune fille, lui vantant la douceur et la générosité de mon compagnon. Mais elle secouait la tête, répétant à plusieurs reprises :

— Moi peur, trop peur !

Elle ajouta, à voix très basse :

---

(1) *Vieille femme*, en annamite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Lui y en a les yeux, même chose *phi*.

Phi! Je connaissais ce mot laotien, qui veut dire diable, démon et s'applique aussi aux personnes possédées. Je n'ignorais pas les terreurs qu'il suscite dans les âmes superstitieuses de ces peuples. Il me parut inhumain d'insister.

La vieille avait ses raisons pour ne point partager mes scrupules. Elle passa des prières aux injonctions, des injonctions aux menaces et finit par vaincre les résistances de sa pensionnaire qui, maugréant, tira d'une valise une écharpe rose dont elle enveloppa ses magnifiques épaules. Comme nous marchions côte à côte, elle me saisit la main, dans un geste touchant de fillette qui tremble et demande protection.

Nous rentrâmes à l'hôtel, par de longues avenues vides, sous un dais ininterrompu de feuillage. Serbozat bavardait avec assez d'entrain : la com-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pagnie de cette pauvre petite — dont il n'avait pas remarqué l'attitude contrainte — avait dissipé ses appréhensions. Elle ne soufflait mot, drapée dans son écharpe avec cette grâce majestueuse qu'on ne possède qu'au Laos ou au Cambodge. De temps en temps, il me semblait la voir frissonner : la nuit, cependant, était restée tiède.

A la suite de quelles aventures, de quels déboires, pensai-je, cette belle créature a-t-elle quitté ses clairières natales pour venir s'échouer dans les bas-fonds d'une grande ville? Elle aura suivi sans doute à Saïgon un amant Européen, qui a dû finalement l'abandonner sans ressources, obligé peut-être par la maladie de rentrer précipitamment en France. Comme elle doit regretter son libre pays et la vie insouciante qu'elle y menait, au son des khènes, avec des fleurs de champa plantées dans son chignon, surtout à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cette heure où elle suit cet étranger au regard trouble, à l'âme chargée de quel sinistre souvenir?

Quand mon pousse-pousse était à la hauteur du sien, je lui adressais un sourire encourageant et, chaque fois que je le pouvais, sans être remarqué par Serbozat, j'effleurais ses doigts ou son épaule du bout de mes doigts.

Nous arrivâmes enfin dans l'hôtel endormi. Je souhaitai une bonne nuit au couple — si mal assorti — et je me couchai, seul.

Seul, c'est une façon de parler. Peut-on dire, d'un homme qui a fumé une vingtaine de pipes, qu'il est seul? L'opium n'est-il pas, de tous les compagnons, le plus empressé, le plus complaisant? si empressé, si complaisant même, qu'il vous devient vite indispensable et qu'on éprouve alors, s'il vous manque un seul jour, une poignante impression de vide et de soli-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tude. Il tire, du fond de la mémoire, de vieux souvenirs qu'on croyait perdus, et il vous les présente sous des couleurs si fraîches qu'on a peine à les reconnaître. Beaucoup s'y trompent, d'ailleurs, et prennent pour des œuvres de leur imagination ces vieilles images repeintes ! Car l'opium n'invente rien. Il fait mieux. Grâce à lui, on revit le passé *comme on aurait dû le vivre*, en dominant les circonstances par lesquelles, trop souvent, on a été dominé, écrasé.

Combien d'heures ou de minutes demeurai-je ainsi, entre le sommeil et le rêve, au milieu de fantômes plus beaux que des vivants? Je ne puis le dire : le monde dans lequel je planais ignore la loi du temps comme celle de l'espace.

Un cri rauque jaillit de la chambre voisine. Mais les images qui m'enveloppaient formaient une réalité si dense

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que ce cri eut peine à la traverser. Il ne me parvint qu'affaibli, idéalisé, comme s'il eût été, lui-même, une image de cri. Au prix d'un effort considérable, je finis par y fixer mon attention et par comprendre qu'il n'avait pu être poussé que par la Laotienne. Quelle scène effroyable révélait-il? De quelle façon les craintes de la pauvre fille venaient-elles de se vérifier? Je tendis l'oreille. J'avais retrouvé la direction de mes pensées, mais pas encore celle de mes membres. Je perçus, de l'autre côté de la cloison, le bruit d'un pas précipité : une porte s'ouvrit, brutalement ; le pas courut dans la véranda, se dirigeant vers l'escalier. Je sautai à bas de mon lit ; je ne me mouvais qu'au ralenti, comme si mes jambes eussent été recouvertes d'un enduit épais de boue gluante. J'ouvris la porte et je sortis. Du haut de l'escalier, j'eus à peine le temps d'apercevoir Serbozat

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fuyant comme un meurtrier qui a toute la police à ses trousses ; ses bras étaient rejetés en arrière et ses doigts — ce détail me frappa — étaient écartés, écarquillés. Je ne pouvais songer à le rejoindre. D'ailleurs j'avais beaucoup plus de hâte de savoir dans quel état il avait laissé sa jeune compagne.

Je n'étais pas sans inquiétude, en dépit de l'opium, quand je poussai la porte de sa chambre, qu'il avait laissée entr'ouverte. Chanthaly gisait nue et immobile sur le lit, au milieu des draps froissés, le bras gauche replié recouvrant entièrement les yeux. Je l'appelai, la secouai. Elle ne fit pas un mouvement. Pourtant son corps ne montrait aucune trace de blessure, aucune meurtrissure, sauf une marque rouge au poignet droit ; le cœur battait. Elle n'était qu'évanouie. Quelques gouttes d'eau sur son visage lui firent pousser un soupir. Elle étira ses bras et ouvrit péniblement les yeux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Dès qu'elle m'aperçut, elle se couvrit de nouveau le visage avec son bras, dans un geste d'effroi. Je me mis à lui parler doucement, tout en lui caressant les poignets. Elle me reconnut enfin et, comme je me penchais sur elle, elle se blottit contre moi, le corps secoué de hoquets. Nous demeurâmes ainsi pendant près d'un quart d'heure, le temps de m'assurer que son cri n'avait été entendu que de moi. Puis je jugeai préférable de l'éloigner du décor qui lui rappelait quelque lugubre scène. Je jetai sur sa nudité ses fragiles vêtements, soigneusement pliés sur une chaise, et la portai, dans mes bras, par la véranda déserte, jusqu'à mon lit. Elle se laissa faire avec la docilité d'une enfant.

Je m'étendis à côté d'elle. Elle pleurait maintenant silencieusement. Ces larmes la soulageaient : je la sentais se détendre sous mes doigts. Je lui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

caressai la nuque, les seins, la hanche, en murmurant des mots sans suite, de ceux par lesquels une nourrice calme la frayeur d'un enfant. J'admirais son torse pur, ses épaules et ses bras de statue ; si je me sentais ému, cependant, c'était beaucoup moins par ce qu'il y avait de féminin dans son corps, que par ce qu'il y avait d'enfantin dans son attitude.

J'éprouvais un attendrissement délicieux. Ah ! certes, j'en voulais à Serbozat — dont je me reprochais à cette heure d'avoir accepté si légèrement la douteuse compagnie — du trouble qu'il avait jeté, par je ne sais quelle fantaisie morbide, dans cette âme naïve. Mais malgré l'éloignement qu'il m'inspirait, je lui étais secrètement reconnaissant du rôle protecteur, paternel, qu'il m'avait donné l'occasion de remplir auprès de cette fraîche créature.

Je n'osais encore — bien que j'en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

brûlasse d'envie — l'interroger sur les causes de la terreur dont elle n'était pas encore délivrée. Elle finit par s'endormir, la tête reposant sur mon épaule. Son sommeil fut d'abord troublé : plusieurs fois elle se réveilla en poussant des gémissements. Je la rassurai par quelques paroles. L'opium me tint longtemps éveillé. Il faisait jour déjà quand je m'endormis.

Il était près de midi quand je me réveillai. Les persiennes mal ajustées laissaient passer un filet de soleil qui, venant se briser sur la glace, éclaboussait toute la chambre. Dans son sommeil elle avait jeté ses deux bras autour de mon cou et rabattu une de ses jambes sur les miennes. Pour me dégager, je dus la repousser un peu. Elle ouvrit ses yeux, me sourit, se mit sur son séant et tendant brusquement ses bras comme si elle eût décoché deux coups de poing à des ennemis invisibles, elle fit craquer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses articulations. Ensuite, elle me demanda une cigarette.

Son visage ne portait aucune trace de fatigue ou d'inquiétude. La meurtrissure du poignet — laquelle tournait au violet — était le seul témoin de la scène de la nuit. Le moment était venu de lui faire raconter cette scène. A mes questions pressantes, son front se plissa; elle réfléchit un moment, tout en secouant la cendre de sa cigarette : enfin elle parla...

Ce n'était pas sans répugnance qu'elle avait accepté de suivre l'étranger : son air morne, et surtout une flamme étrange qui passait par instants dans ses yeux, lui inspirait une aversion insurmontable. Il avait fallu que la matrone la menaçât de la renvoyer pour qu'elle acceptât de venir coucher à l'hôtel.

Quand il avait refermé à clef la porte de la chambre, une peur si vio-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lente lui avait serré la gorge que, pendant une dizaine de minutes, elle avait été incapable d'articuler une syllabe. Cependant il montra pour elle d'abord beaucoup de douceur et aussi une réserve dont elle lui sut gré. Elle redoutait par-dessus tout son étreinte : la pensée de sentir les yeux verts de l'homme à quelques millimètres des siens, la paralysait et la faisait suer d'angoisse. Mais il se contenta de lui baiser les mains et l'interrogea affectueusement sur son pays, sa famille, sa vie passée, lui proposant même de l'emmener avec lui au Tonkin. Elle n'était qu'à demi rassurée, aussi avait-elle peine à répondre.

Ils avaient bavardé ainsi près d'une heure. Il s'était endormi le premier. Elle avait fini par s'endormir à son tour.

Et puis, ç'avait été le réveil, le réveil terrifiant : une main crispée, aux doigts

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de fer, lui serrait, lui broyait le poignet. Dès qu'elle avait ouvert les yeux, elle avait cru devenir folle. Cet être qui la fixait, dont les yeux dilatés fouillaient les siens, ce visage décomposé dont les os transparaissaient à travers la peau livide et qui se penchait sur son visage, ce n'étaient pas, ce n'étaient plus les yeux, le visage de l'homme : c'étaient les yeux, le visage du démon qui habitait en lui.

Ses yeux, ils étaient devenus aussi larges, aussi profonds que les orbites d'un squelette. Ils épouvantaient et en même temps attiraient. Le regard qui les emplissait n'avait rien d'humain. Il était fixe et cependant, quand elle y plongeait son regard, elle y distinguait une espèce de tourbillon, un tourbillon par lequel elle sentait sa raison emportée, aspirée, broyée.

Tout à coup, au milieu de ses yeux, elle avait vu, avec une netteté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

atroce, une tête de mort, à la bouche ronde grande ouverte et qui semblait rire. Alors elle avait poussé un cri et s'était évanouie.

Au moment où Chanthaly terminait son récit, qu'elle m'avait fait tout d'une haleine, dans ce français enfantin que parlent les indigènes, un coup retentit à la porte. Ce bruit inopiné acheva de troubler la pauvre fille qui revivait la scène en la mimant. Elle tomba à la renverse, sur le lit où elle était assise, les bras projetés en avant comme pour écarter une effroyable vision.

J'allai ouvrir. Un boy me tendit une lettre, dont je reconnus l'écriture. Je brisai l'enveloppe d'un doigt nerveux et je lus, à haute voix :

Mon cher Ami,

Quand vous recevrez ce mot, je serai déjà reparti... reparti pour ne plus revenir. L'Indochine m'est fermée désormais. Cette

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

malheureuse tentative est bien la dernière.

Si je parlais le langage de l'Europe, je vous dirais que ce climat m'est funeste et qu'il a l'étrange pouvoir de raviver tout aussitôt le paludisme malin dont on me dit affligé. Singulier paludisme que celui dont les hématozoaires échappent aux microscopes les plus sagaces! La vérité c'est que les Gardiens de cette Terre ne me pardonnent pas d'avoir transgressé leurs Lois. Je m'incline devant leur volonté toute puissante!

Ci-joint un billet de cent piastres que vous aurez l'obligeance de remettre à la belle enfant qui a partagé ma couche maudite. Que ce don modeste puisse effacer le mauvais souvenir qu'elle doit garder de moi! J'espère que vous m'enverrez de vos nouvelles et que vous viendrez me voir à Paris pendant votre prochain congé.

Excusez-moi de ce départ rapide, brutal.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais ILS ne permettent pas que je reste dans ce pays, que j'ai tant aimé.

Votre malheureux ami,

SERBOZAT.

La seule pensée qui pouvait me venir à la lecture de cette lettre, c'est qu'elle était l'œuvre d'un fou.

Je remis le billet de cent piastres à Chanthaly. Elle rayonnait. Cette somme, s'ajoutant à ses petites économies, et aux quelques billets que je lui donnai, allait lui permettre de retourner à Luang-Prabang, sa ville natale. Je l'engageai vivement à exécuter ce projet, car elle m'inspirait une sympathie qui se fût aisément transformée en un sentiment plus tendre encore. J'avais pensé un instant à l'emmener avec moi à Hanoï. Puis je craignis de compliquer ma vie.

Quatre jours après cette nuit mémo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

rable — et décisive — elle partait pour le Haut-Mékong et s'embarquait sur le *Battambang*. Je l'accompagnai au bateau. Je repartis le même jour pour le Tonkin.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

V

L'AFFAIRE BARGÈS

A Hanoï, je repris mes habitudes une à une comme, la belle saison revenue, on reprend sans ennui ses clairs vêtements d'été. Je me réinstallai dans mon existence passée, si vite et si complètement que mes journées se soudèrent à celles qui avaient précédé mon départ et que j'avais l'impression de n'avoir jamais quitté le Tonkin.

Cependant je songeais souvent à Serbozat dont le souvenir, désormais, était associé dans ma pensée à l'image de Chanthaly : les yeux futés et les pantalons noirs des congaï ne pouvaient certes me faire oublier le beau regard

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

candide et le *sin* (1) polychrome de la jeune Laotienne.

Serbozat ! Ce nom était complètement inconnu à Hanoï. Que les nouvelles couches coloniales l'ignorassent, cela n'avait rien qui pût m'étonner. Uniquement préoccupés de ce qui se danse, se chante ou se boit à Paris, les Tonkinois du dernier bateau tiennent à honneur de vivre en marge du pays, dans cette marge sans cesse grandissante que constituent les palaces, les dancings et les salons. Mais les vieux coloniaux eux-mêmes n'avaient jamais entendu parler du lieutenant Serbozat ou du prospecteur Serbozat. C'était un vrai broussard qui ne devait faire, dans les grandes villes, que de furtives apparitions.

Enfin le hasard me mit sur sa piste. Membre de je ne sais plus quelle com-

(1) Pièce d'étoffe que les Laotiennes s'enroulent autour de leur taille et qui forme jupe.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mission d'examen, je reçus, à cette occasion, chez moi, la flatteuse visite du Chef de la Sûreté : il venait me recommander un candidat. S'il n'y avait, en Indochine, qu'une personne qui fût renseignée sur les antécédents et la véritable identité de mon ancien compagnon de voyage, ce ne pouvait être que le vieux père Cassenac — ainsi s'appelait le premier des flics tonkinois — qui habitait le pays depuis une trentaine d'années et en connaissait tous les habitants, particulièrement ceux qui avaient eu quelques difficultés avec les pouvoirs établis. L'excellent homme ne songea point à se retrancher derrière le secret professionnel, de crainte, peut-être, que je ne me retranchasse, à mon tour, vis-à-vis de son protégé, derrière mon impartialité d'examinateur.

— Si je connais le Dr Bargès, s'écria-t-il !...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Serbozat, repris-je, Serbozat, z-a-t.

— Je dis bien, poursuit-il, Bargès, Léonard, docteur en médecine à l'Université de Paris, ancien interne des hôpitaux de Paris. Ouvre un cabinet à Toulouse, en 1890. Brillante et abondante clientèle. Existence fastueuse, dépenses exagérées, filles et baccarat. Gagne beaucoup. Perd davantage. Des bruits fâcheux courent sur son compte. On le dit la providence des mondaines qui aiment goûter les joies de l'amour sans en accepter les charges. Disparaît brusquement, en 1896, sans laisser d'adresse après avoir renvoyé, sous un prétexte futile, son domestique qui lui servait en même temps d'infirmier. Au bout de quelques jours, les voisins se plaignent d'une odeur désagréable qui semble venir du cabinet du docteur. On suppose que Serbozat s'est suicidé ; il avait justement pris, la veille de sa disparition, une culotte au cercle. On

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

force la porte : guidé par l'odeur, on va droit à un petit placard dans lequel on découvre, ployé en deux, le cadavre d'une jeune dame dont le mari, capitaine de vaisseau, naviguait depuis deux ans dans la mer de Chine. Elle était morte d'une hémorragie consécutive à des manœuvres abortives.

Le Dr Bargès est condamné, par contumace, à dix ans de travaux forcés.

Nul, en France, ne sait ce qu'il est devenu. Mais, ici, nous savons. Nous savons qu'il a traversé l'Espagne, gagné le Maroc puis l'Algérie et qu'il s'est engagé dans la Légion étrangère sous le nom de Serbozat. Il a servi vaillamment à Madagascar et au Tonkin. Son intelligence et son courage lui permettent de décrocher les galons de lieutenant. Démobilisé vers 1905, il devient prospecteur pour une société minière d'Haïphong. En 1911, il quitte le Tonkin le plus mystérieusement du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monde. Sur les raisons de son départ, sur les sources de sa brusque fortune, nous ne savons rien, rien, rien. Il résidait, en dernier lieu, dans la région de Laï-Chau. Puis il s'est volatilisé. Le Chef du Territoire pensait qu'il avait dû mourir de la fièvre dans quelque coin de forêt. Mais nous avons su, par ailleurs, qu'il avait passé la frontière de Chine. Le plus surprenant, c'est qu'il est devenu riche tout d'un coup, sans qu'on puisse savoir comment. Remarquez que si je viens de vous raconter cette histoire, c'est un peu dans l'espoir que vous m'aiderez à percer ce mystère. Pendant les longues heures d'intimité que vous avez passées avec lui, n'a-t-il laissé échapper aucune parole qui ait pu vous mettre sur la voie?

Je ne pus contenter la curiosité du chef de la police, curiosité que je sentais parfaitement désintéressée. Je me bornai à lui raconter l'aventure de Saïgon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cassenac l'écouta avec une attention profonde. Il réfléchit un moment et me dit :

— Tout cela est bien singulier ! J'ai idée qu'il y a dans la vie de cet homme un mystère à côté duquel celui de Toulouse n'est qu'une affaire banale. Nous savons que Serbozat est revenu plusieurs fois en Indochine. Chaque fois, il en est reparti précipitamment. Ce n'est point de notre police qu'il a peur, puisqu'elle l'a toujours laissé tranquille. A-t-il commis un nouveau crime avant son départ, un crime auquel il devrait sa fortune ? Mais aucun crime n'a été commis dans la région, du moins à notre connaissance, à l'époque où il s'y trouvait. J'avais pensé qu'il s'était enrichi par la contrebande d'armes. Son départ pour la Chine a précédé de quelques mois la Révolution chinoise. Le moment était bien choisi pour une opération de ce genre. Mais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

où aurait-il acheté ces armes? Je donnerais beaucoup pour savoir le fin mot de l'énigme.

Nous prîmes l'engagement réciproque de nous confier tous les renseignements que nous pourrions obtenir sur le mystérieux personnage. Comme il allait me quitter, je lui demandai à brûle-pourpoint :

— L'affaire Bargès est ancienne déjà. Mais il ne saurait y avoir prescription, du moment que l'accusé a été condamné par contumace.

Cassenac sourit :

— Je vois bien où vous voulez en venir. Non, il n'y a pas prescription. Mais à quoi bon réveiller ces vieilles histoires? Serbozat était très estimé des rares personnes qui l'approchaient. On le prétendait même d'une probité scrupuleuse. Il rendait des services. L'arrêter, pour une vieille affaire d'avortement, qui s'est passée à l'autre bout

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du monde et n'a pas été d'ailleurs bien éclaircie? Non! c'eût été légal mais c'eût été encore plus sûrement vilain et maladroit.

Il tourna le bouton de la porte. Et, avant de sortir :

— D'ailleurs, vous savez, dans une colonie, il ne faut pas être si vétilleux. Il y a quelque vingt-cinq ans, si l'on avait examiné d'un peu trop près le *curriculum vitae* de tous les coloniaux, on aurait été amené à décapiter plus d'une entreprise privée et plus d'un service public, pour le plus grand dommage du pays.

— Les temps ont bien changé, remarquai-je.

Le Chef de la Sûreté ne me répondit pas ; mais il me regarda bien dans les yeux, et sourit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VI

ENTRE DEUX PIPES

Les cinq années que je passai en Indochine, après les incidents que je viens de relater, ne m'apportèrent aucun renseignement nouveau sur Serbozat. Il m'écrivit très régulièrement, deux ou trois fois par an, des lettres affectueuses mais banales. Je lui répondis tout aussi régulièrement, et du même ton affectueux. Je ne voulais point perdre le contact avec un personnage au passé si dramatique, plus dramatique encore que je ne le soupçonnais et que ne le soupçonnait le bon M. Cassenac. Je n'allais point lui retirer mon amitié à cause de cette fâcheuse affaire de Toulouse. Pascal n'a-t-il pas dit

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'un degré du méridien change la législation et la morale? Or, combien de degrés de méridien y a-t-il entre Toulouse et Hanoï.

La solution de l'énigme vivante qu'était l'ancien docteur Bargès, je la tins enfin, de sa bouche même, aussi complète qu'il m'était permis de la rêver, non au Tonkin, mais à Paris, dans un coin de Paris, il est vrai, si peu parisien que je pouvais m'y croire encore au Tonkin.

J'étais revenu en France depuis une semaine, et arrivé à Paris la veille, quand je sonnai à la porte de Serbozat. Il habitait un deuxième étage, dans le quartier de Grenelle. Ce fut lui-même qui vint m'ouvrir. Vraiment, la joie qu'il manifesta en me voyant me fit chaud au cœur. Et j'avais bien besoin d'avoir chaud au cœur, à ce moment-là. C'était au commencement de l'hiver. Il faisait froid. Et ce froid, auquel je

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'étais plus habitué, loin de m'exciter et de me ragaillardir, me déprimait, m'accablait d'une fatigue beaucoup plus morale que physique. Et quelle impression de solitude ! Oh ! la triste chose quand, chez soi, on ne se sent plus chez soi !

Mais, avec Serbozat, je n'étais plus seul et je me sentais chez moi. A peine eut-il ouvert la porte qu'il me prit par le bras, m'entraîna au fond d'un corridor, puis me poussa devant lui dans une pièce obscure, tiède, qui sentait l'encens et une autre odeur encore. Il tourna un bouton. Une lumière rouge ruissela aussitôt du plafond sur des soies chinoises, des sampots cambodgiens, des bouddhas de cuivre ou de bronze. Un lit de camp, incrusté de nacre, occupait la plus grande partie de la pièce et, sur le lit de camp, une lampe régnait... *la* lampe...

— Bien entendu, vous dînez et passez

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la soirée, ou plutôt la nuit ici, me dit-il les deux mains posées sur mes épaules et me regardant bien en face, pour mieux jouir de ma surprise.

Je ne songeai pas à refuser.

— Si vous le permettez, nous dînerons à sept heures, pour avoir plus de temps à nous, après...

Si je le permettais!

Le dîner fut rapidement servi et nous ne nous attardâmes pas à table.

— C'est ici, me déclara mon hôte, quand nous fûmes revenus dans la fumerie, que je passe le meilleur de ma vie. C'est mon refuge, mon havre. Quand j'ai fumé quelques pipes — je vais de temps en temps m'approvisionner à Marseille — je puis me croire encore là-bas. Mais, malgré tout, cela ne vaut pas la petite fumerie de Saïgon où nous avons passé de si bonnes heures. Et, à propos, la petite Laotienne, elle n'a pas eu trop de peur? Qu'est-ce qu'elle a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dû penser de moi, la pauvre fille?...

Je lui confirmai ce que je lui avais laissé entendre dans mes lettres : que cette aventure n'avait pas eu de suites fâcheuses, bien au contraire, puisque, grâce à la libéralité de Serbozat, Chanthaly avait pu revenir dans son pays natal et qu'elle devait y vivre heureuse, car Luang-Prabang est une des villes du monde où il y a le plus de gens heureux. Mais il exigea des détails. Comme j'ouvrais la bouche pour lui en donner, il m'interrompit :

— Non, pas encore. On ne cause pas debout dans une fumerie. Et on ne s'allonge pas dans ces tristes et incommodes vêtements européens. Je vais vous donner un costume plus digne et de vous et de ce lieu.

Il revint enveloppé dans une magnifique robe chinoise, et en portant une autre sur le bras, plus magnifique encore, que je dus revêtir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Face à face, séparés par la petite lampe qui éclairait nos visages, nous nous plongeâmes dans ces causeries sans fin qui prennent tant de saveur quand elles sont assaisonnées de quelques pipes et qui, quand on a passé la quarantaine, vous apparaissent comme les joies les plus pures de l'existence. Je dus lui rapporter d'abord le récit de Chanthaly, et je le lui rapportai fidèlement, sans omettre un seul détail, avec cette sincérité absolue qu'on ne possède que sur un lit de camp — *in papavere veritas!* — et avec la secrète pensée que ma sincérité le pousserait lui-même aux confidences. Quand je lui dis que la jeune fille avait vu distinctement dans ses yeux une tête de mort, il était en train de rouler une pipe; il s'arrêta et se mit sur son séant.

— Une tête de mort? elle vous a bien dit : une tête de mort?...

— Elle a même ajouté — ce sont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ses propres termes que je rapporte — « une tête de mort y en a la bouche très grand, ouvert, même chose rire ».

Ce détail le jeta dans une telle agitation qu'il sauta à bas du lit et marcha à travers la pièce, en gesticulant.

— Une tête de mort, avec la bouche grande ouverte ! C'est extraordinaire ! Elle a vu dans mes yeux ce que je voyais, ce qui m'épouvantait. Avec la bouche grande ouverte ! Ce détail n'est pas exact, mais je m'explique trop bien cette erreur. Ainsi je n'étais pas le jouet d'une hallucination. C'était bien une image réelle que j'avais devant moi, puisque Chanthaly en a vu le reflet dans mes yeux. Un néant n'a pas de reflet.

Au bout de plusieurs minutes, il vint reprendre sa place à côté du plateau.

— Quand vous m'avez vu si agité, vous avez regretté — j'ai lu cela dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vos yeux — de m'avoir fait cette révélation. Eh bien, rassurez-vous ! Vous ne pouvez savoir le soulagement qu'elle m'apporte. Voyez-vous, quand on en est où j'en suis, on aime mieux avoir le diable en personne devant soi que de l'avoir ici.

Il se toucha du doigt le front.

— Les fous ne sont pas nécessairement malheureux. Plusieurs, même, doivent atteindre à un degré de béatitude inconnu des gens sains. Mais c'est le passage de la santé à la folie qui est une chose atroce. Ah ! on médit souvent de la raison, on va, quelquefois, jusqu'à la maudire. Il faut la sentir fuir, goutte à goutte, de son crâne fêlé, pour savoir ce qu'elle vaut.

— Vous n'en êtes pas là, jetai-je avec une vivacité qui lui fit du bien.

— Non, je n'en suis pas là, reprit-il d'une voix ferme. Je n'en suis pas là, quoiqu'on en ait dit, et quoi que j'en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aie pensé moi-même. Je suis seulement en relation avec une réalité surnaturelle — il appuyait sur le mot réalité — qu'il n'est pas donné à tout le monde de percevoir.

Ah ! je sais bien ce que me répondra l'Europe.

Il prononça d'un ton doctoral :

— « Il n'y a de science que du mesurable. Rien n'existe en dehors de la matière. Tout ce qui échappe à nos microscopes, à nos scalpels, à nos balances, ne saurait exister. »

Il continua de sa voix naturelle :

— Ils ont usé leurs yeux à considérer la matière sous toutes ses faces. Ils ont perdu cette acuité visuelle, cette finesse de sens qu'on possédait jadis, qu'on possède ailleurs, et qui permet d'apercevoir l'immatériel. Leur esprit s'est recouvert de callosités, d'une sorte de carapace qui l'isole du monde des esprits. Un forgeron qui s'avise de dé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

monter une montre avec ses lourdes pattes rugueuses, voilà à quoi me font songer les « scientifiques » quand ils traitent des choses de l'âme ! Fixez longuement un point lumineux, le soleil par exemple, ou un brasier, et regardez ensuite des objets qui se trouvent à l'ombre : vous ne distinguez plus rien. Allez-vous dire que les autres, ceux dont les yeux n'ont pas été brûlés par la lumière, sont des hallucinés parce qu'ils continuent à voir ce que vous ne voyez plus? C'est pourtant ce que fait l'Europe aujourd'hui. Elle ne peut plus voir que ce qui est violemment éclairé. Hors de ses laboratoires, elle est aveugle. L'Asie, elle, a conservé les yeux frais !

Ce que je vous dis là ne m'est pas uniquement inspiré par les circonstances, ce n'est pas une pensée de salut, si j'ose employer cette expression, à laquelle on se cramponne pour ne pas

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

couler. Le plus profond de nos philosophes d'aujourd'hui n'a pas dit autre chose, dans une conférence que je pourrais vous réciter par cœur (1).

Mais je préfère vous raconter mes aventures. Si je vous les cachais plus longtemps, je serais indigne de votre amitié, qui m'est si précieuse, et je justifierais les soupçons qui n'ont pas pu ne pas vous venir à l'esprit. Vous êtes un colonial, donc tout le contraire d'un bourgeois. Je vous avouerai loyalement ce que j'ai fait, sûr par avance que vous me continuerez votre affection. Certes, on n'a que plus d'autorité à mépriser la morale bourgeoise, quand on n'en a violé aucune règle essentielle. C'est votre cas ; ce n'est pas le mien. Et cependant, quand j'y songe, le geste que j'ai fait était nécessaire.

(1) Serbozat doit faire allusion à une conférence de Bergson sur les recherches psychiques, reproduite dans l'*Energie spirituelle*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En prononçant ces derniers mots, il esquissa un geste singulier, comme celui d'arracher violemment une bague de son annulaire. Il continua :

— J'ai été condamné par les tribunaux de mon pays, pour un crime que je n'ai pas commis, et le crime ou le délit que j'ai commis, nul ne l'a jamais soupçonné.

Il jeta sur moi un long regard interrogateur, auquel je m'étais préparé : mon visage sut demeurer vide de toute expression.

— J'ai besoin de me recueillir, poursuivit-il, non que ma mémoire soit défaillante — ceux qui, comme moi, vivent toujours avec eux-mêmes, vivent toujours avec tout leur passé — mais pour discipliner un peu la cohue de mes souvenirs, qui se bousculent, dans leur hâte à se libérer enfin par la parole ; car ce que je vais vous raconter, je ne l'ai raconté à personne encore.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il demeura silencieux pendant cinq bonnes minutes, les paupières fermées. Dans cet effort intérieur, dans cette espèce de pesée qu'il exerçait sur son moi le plus intime, la vie semblait abandonner toute la partie visible de sa personne. Sa face avait l'immobilité d'un masque mortuaire. Ses tempes se creusaient, comme si la peau qui les recouvrait eût été tirée du dedans ; le crâne apparaissait nu, avec ses bosselures, ses creux, tout son relief tourmenté ; les pommettes et les maxillaires saillaient. Il émanait, de tout ce visage figé, une impression d'énergie farouche et en même temps de noblesse. J'ignorais encore exactement ce que cet homme pouvait avoir à se reprocher. Cependant j'aurais juré à l'avance qu'il n'avait jamais pu commettre une action, je ne dis pas irrégulière, mais vile et dégradante.

La vie, enfin, recommença à circuler

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de nouveau à la surface de ce corps. Il ouvrit les yeux, lentement, desserra ses mâchoires, se retourna sur le côté et, machinalement, saisit une aiguille et se cuisit une pipe. Lorsqu'il en eut rejeté la fumée, il parut tout à fait revenu à lui-même : il m'adressa un sourire, reposa la pipe et l'aiguille, pinça son nez avec ses doigts — geste familier aux fumeurs — et parla.

Le regard accroché à un panneau de soie sur lequel était brodé un convoi funéraire, j'écoutai.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VII

LA BAGUE

— Je ne vous dirai que quelques mots de mon enfance, la période la plus vide et la plus morne de ma vie, et celle que j'aimerais le moins revivre. L'Europe, avec ses lycées aux murs gris, ses programmes d'examen qu'alourdit chaque nouvelle réforme, a tué l'enfance, du moins dans la bourgeoisie. Si je plongeais dans ce passé lointain, je n'en ramènerais que des souvenirs de compositions, de thèmes latins, de leçons indigestes qu'il a bien fallu digérer. J'enviais les fils de paysans qui, eux, savent qu'il y a des fleurs dans les prés, des oiseaux sur les arbres. La campagne de Montauban — car c'est

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

au lycée de Montauban que je fis mes études — est riante et fraîche au regard. Mais nous la parcourions toujours en file, sous la conduite d'un répétiteur, et en songeant au prochain devoir ou à la prochaine composition. Je fus cette chose stupide qu'on nomme un bon élève : je ne me souviens pas d'avoir manqué une seule fois l'inscription au tableau d'honneur. J'excellais dans toutes les matières et j'avais, d'ailleurs, régulièrement, à la fin de chaque année, le prix d'excellence. Bien entendu, ces efforts méthodiques et continus furent récompensés : je fus reçu au baccalauréat, avec une mention bien ou assez bien. Si je rappelle ces succès scolaires, ce n'est, certes, pas pour en tirer vanité — il n'y a vraiment pas de quoi — c'est parce que de toutes les peaux d'âne qu'ils me valurent, il ne devait rien rester. Quand, un beau matin, dans les bureaux de recrutement de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sidi-Bel-Abbès, on inscrivit un certain Serbozat sur les états de la Légion étrangère, on ajouta seulement qu'il savait lire et écrire. Mes parents et leurs amis auguraient de moi le plus bel avenir. Moi, dont le regard plongeait dans les bas-fonds de ma conscience, je savais seul — car je n'ai jamais eu de confidents — quels remous s'y heurtaient. Personne ne soupçonnait la violence de mes énergies comprimées et la résistance que je leur opposais pour conserver ce masque de réserve et de sagesse que tout le monde vantait en moi. Je ne doutais pas qu'un beau jour ce masque hypocrite éclaterait. Je tins bon cependant, jusqu'à la fin de mes études ; je passai mon doctorat en médecine à Paris dans de telles conditions que mes professeurs me conseillèrent de continuer à travailler : « Dans cinq ans, me déclarèrent-ils, vous pouvez passer brillamment l'agré-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gation ». Cinq ans après, en effet, je passais brillamment... l'examen d'élève caporal à la Légion. Comment se fit cette révolution? Je vais vous le dire, avec la plus grande franchise.

J'ouvris un cabinet à Toulouse, et j'obtins assez vite une clientèle nombreuse et riche. Mon avenir était assuré. C'est alors qu'eut lieu l'explosion que je savais inévitable. A vingt-sept ans je fus pris d'une frénésie de plaisirs, qui n'était que la rançon d'une jeunesse trop austère. Je me suis jeté dans la noce comme un fou ; filles, parties fines et baccarat dévorèrent non seulement mes honoraires — qui étaient assez abondants — mais encore un petit héritage que m'avait laissé mon père. Je fis des dettes. J'étais harcelé par les créanciers. Ma réputation était détestable. J'avais été l'espoir de la bonne société : elle me fit payer ma défection par les calomnies les plus noires. Comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

j'avais une clientèle de mondaines, on colportait partout le bruit que j'étais le plus complaisant des docteurs et que j'arrêtais net, par d'habiles opérations, les suites naturelles d'imprudentes amours.

Et cependant, je n'ai jamais fait cela. Mais Dieu sait quelles sollicitations ma réputation me valut ! Si j'avais prêté l'oreille aux propositions que je reçus à cette époque, j'aurais amassé une fortune que ni le jeu ni les femmes n'eussent pu compromettre.

Et voici qu'un beau matin, en rentrant de faire ma tournée de visites, je trouve chez moi une jeune dame très élégante et très jolie. Son mari commandait un bateau de guerre, qui faisait une croisière dans les mers de Chine ; il était parti depuis plus d'un an et allait revenir ; elle se trouvait enceinte. Elle me supplia de la délivrer, se traîna à mes pieds, m'offrit de l'argent,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'offrit elle-même — elle avait un corps admirable, que son état n'avait pu encore déformer. Je fus insensible. Tous les soirs, quand je rentrais chez moi, elle se trouvait là, et elle recommençait ses supplications et ses offres. Chaque fois je secouai la tête. Elle parlait, pleurait, m'étourdissait de ses propos, de ses sanglots. Un soir qu'elle s'était jetée à genoux devant moi et que, l'ayant prise par les mains, j'essayais de la forcer à se relever, je dis, pour détourner la conversation dont vous imaginez sans peine le sujet :

— Vous avez, Madame, à la main gauche, un magnifique brillant.

— N'est-ce pas qu'il est beau, répondit-elle avec vivacité. C'est un cadeau de mon amant. Tenez, il est à vous.

Et arrachant aussitôt la bague de son doigt, elle la déposa dans ma main. Je fus obligé de lui faire presque violence pour l'obliger à la reprendre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce soir-là, elle comprit enfin qu'elle ne pourrait rien attendre de moi. Elle partit découragée, désespérée. J'avais un remords en la voyant s'éloigner. « Elle va se tuer » pensai-je. Mais je ne pouvais rien pour elle, rien. De plusieurs jours elle ne reparut plus chez moi. Je me croyais délivré d'elle, lorsqu'un soir...

Je venais de dîner. J'étais en train de passer mon smoking pour aller au cercle. J'entendis sonner. Jean, mon valet de chambre, m'annonça.

— C'est une dame, je l'ai fait entrer dans le salon d'attente.

— Ne peut-elle revenir demain, à l'heure de la consultation? grommelai-je d'assez mauvaise humeur.

— C'est ce que je lui ai dit, me répondit le domestique. Elle a insisté, elle a absolument besoin de vous voir.

Je ne pouvais me dérober. Je passai ma blouse blanche par-dessus mon cos-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tume noir et je rejoignis la visiteuse dans le cabinet où Jean l'avait fait entrer.

C'était — j'en avais eu le pressentiment — la jeune dame dont je croyais m'être débarrassé.

Je commençai une phrase assez peu aimable, esquissant même un mouvement pour me retirer, quand je fus frappé par l'extrême pâleur de ma cliente. Elle s'était levée à mon approche. Brusquement, je la vis étendre les bras comme pour se retenir à un meuble. Elle s'étala sur le parquet. Elle était évanouie. Elle ne devait plus reprendre connaissance. Une hémorragie qu'il me fut impossible d'arrêter. La malheureuse avait dû se confier aux mains maladroites de quelque faiseuse d'anges.

Quand j'eus constaté que tous mes efforts étaient inutiles, je songeai à ma situation. Elle était tragique.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ma fâcheuse réputation — savamment entretenue par quelques jaloux confrères — les circonstances, les instruments dont je venais de me servir et qui étaient tout dégouttants de sang, autant de charges sous lesquelles j'allais succomber. Je fouillai le sac de la morte, avec l'espoir d'y trouver un mot, une adresse qui me mît sur la trace de la vraie coupable. Rien. J'étais perdu. Il y avait un revolver dans le tiroir de mon bureau. Je le maniai quelques secondes. Puis, brusquement, je le rejetai au fond du tiroir et je refermai le tiroir. J'étais plein de vigueur ; je venais à peine de mordre à la vie, et je la trouvais bonne ; finir ainsi, c'était trop bête. Sans savoir encore comment je me tirerais de ce terrible pas, je lavai le parquet, traînai le cadavre au fond de la pièce et le cachai, plié en deux, dans un placard. On était en hiver et le cadavre n'était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pas lourd. Cependant je suais à grosses gouttes pendant cette sinistre besogne.

Je quittai ma blouse, toute sanglante. Mon costume noir, par extraordinaire, n'avait pas une tache. Je sortis du cabinet en fermant la porte derrière moi.

Une porte donnait directement du salon d'attente dans l'escalier. J'ouvris et je refermai cette porte avec bruit. Ensuite je passai dans ma chambre. J'y retrouvai mon domestique, témoin redoutable dont il fallait me débarrasser à tout prix.

Il s'éloigna quand il me vit revenir. Moi je savais où il allait. Il allait dans le cabinet, pour y remettre de l'ordre, comme après chaque séance de consultation. Je le laissai faire pour gagner du temps. Je l'entendis tourner et retourner le bouton de la porte qui le séparait du drame. Pendant ce court moment, ma résolution fut prise. Jean revint, l'œil interrogateur.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Monsieur le Docteur a refermé à clef la porte du cabinet? me demanda-t-il.

Je m'étonnais du ton naturel avec lequel il avait prononcé cette phrase banale, comme s'il lui eût été possible de voir à travers la porte l'affreuse chose sanglante ployée en deux, au fond du placard !

— Je l'ai mise dans ma poche, dis-je d'un ton que je réussis à rendre ferme.

— Monsieur le Docteur voudra bien me la donner pour que j'aille ranger un peu là-bas.

— Non, Jean, répondis-je, dissimulant mon bouleversement sous une sévérité affectée. Je ne puis plus vous garder à mon service.

J'admire aujourd'hui la rapidité avec laquelle j'imaginai alors le mensonge qui devait me sauver. Jean me regarda, d'un air stupéfait. Mais sa stupéfaction l'empêchait de remarquer mon trouble,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qu'il pouvait mettre aussi bien sur le compte de l'ennui qu'on éprouve toujours à faire de la peine à quelqu'un quand on est d'un naturel indulgent.

— Monsieur le Docteur peut-il me donner les raisons pour lesquelles il me congédie sans avoir jamais rien eu à me reprocher?

— C'est la seconde fois, dis-je en réussissant à le regarder en face, qu'un de mes clients a un abcès après une piqûre. Vous m'avez bien affirmé cependant que vous faisiez toujours bouillir les seringues.

— Je les ai fait toujours bouillir, Monsieur, me répondit-il d'un ton assez haut qui me rassura.

— Les résultats sont là. J'ai de mon côté pris toutes les précautions. Je suis qualifié pour le savoir. Si la piqûre a eu des conséquences aussi fâcheuses, cela ne peut venir que de la négligence que vous avez apportée à ce travail.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et j'ajoutai avec une impudence qui me fit rougir, malgré le tragique de la situation :

— ... Comme à tous les autres, d'ailleurs.

— C'est bien, répliqua-t-il piqué. Et quand monsieur le Docteur veut-il que je le quitte?

— Quand vous voudrez. Tout de suite, si cela vous convient. Tenez, je vais vous payer vos gages jusqu'à la fin du mois, comme de juste.

— Eh bien, puisque c'est ainsi, je ferai mes malles ce soir et je partirai dès demain matin.

— C'est entendu !

Je respirai en prononçant cette formule. Ah ! je n'allais pas m'apitoyer sur la contrariété que pouvait éprouver un domestique — si excellent qu'il pût être — quand j'avais, suspendue au-dessus de moi, une catastrophe pareille. Je sortis, pour réfléchir. J'avais dans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mon portefeuille un millier de francs. Je me rendis au cercle et je jouai.

Tout joueur est superstitieux. J'avais la conviction, en m'installant devant le tapis vert, que le fait d'avoir trempé mes mains dans le sang devait me porter la chance. Il n'en fut rien. Je perdis tout en moins d'une heure.

Je sortis. J'étouffai. L'argent, c'eût été la fuite assurée. Je n'avais plus un sou. Je me dirigeai vers le fleuve. Je me penchai au-dessus de l'eau... Un mouvement en avant, c'eût été si facile. Je me penchai de plus en plus. Mon œil s'accrocha au reflet d'une étoile que des vaguelettes cachaient puis laissaient reparaître. Et ce reflet, par association, me rappela les feux du beau brillant que j'avais vu, quelques jours auparavant, à une main bien vivante alors, et qui à cette heure... Mais ce brillant... Il se trouvait encore au doigt de la malheureuse. Je l'y

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avais vu, ce soir... Alors, je n'avais pas à me pencher davantage au-dessus de l'eau. Je n'avais qu'à me pencher au-dessus du cadavre...

Un vol !... Je sais que cela s'appelle ainsi, et qu'un acte de ce genre est plus répugnant encore quand la victime n'est plus en état de se défendre. Mais j'étais pris dans un cercle. Ce vol était la seule chance qui me restât de le briser. Le geste que j'avais fait, en cachant le corps, commandait désormais toute ma vie. Le geste que je fis, en tirant sur l'anneau, n'en était qu'une conséquence logique. Dans une situation *aussi anormale*, on est perdu si, sous l'empire de scrupules parfaitement justifiés chez une personne qui se trouve dans une situation *normale*, on fait la moindre faute de logique. Moi je ne fus pas illogique. Je tirai sur l'anneau. Oh ! je n'eus pas à tirer bien fort ! Les doigts étaient devenus si maigres !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Et j'eus un remords à ce moment-là. Mais ce ne fut pas d'accomplir une action qualifiée crime ; ce fut — quand je vis ce corps si beau et si vivant la veille réduit à n'être plus qu'une chose inerte, qui allait devenir une chose horrible — de n'avoir pas eu le courage de m'élever au-dessus des lois humaines et de sauver la vie et l'honneur à cette créature.

Le lendemain matin, je vendis l'anneau pour vingt mille francs — il en valait bien le triple — à un bijoutier de la ville.

Or, ce vol que je vous avoue, on ne me l'a jamais reproché, car on l'a toujours ignoré. En lisant les journaux, par la suite, j'ai été d'abord surpris de ce silence. Puis je me le suis expliqué. Ce n'était point certes l'amant — le premier responsable de cette mort affreuse — qui allait attirer l'attention sur lui en demandant des nouvelles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du brillant. La jeune dame avait dû soigneusement cacher à ses parents ce bijou qui eût dénoncé sa liaison. Le bijoutier aurait pu, aurait dû parler. Oui, mais il lui aurait fallu rendre l'objet. Il a préféré se taire.

Voilà mon crime. Je ne veux pas plaider les circonstances atténuantes, alléguer, par exemple, que c'était à cette femme qui, malgré tous les efforts que j'avais fait pour me débarrasser d'elle, m'avait jeté dans cette tragique situation, de me fournir les moyens d'en sortir. Oui, j'ai volé. Vous êtes le seul à le savoir. Jugez-moi.

Pour toute réponse, j'allongeai le bras au-dessus du plateau et je serrai la main au Dr Bargès.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VIII

LE GUIDE

Cette marque d'estime — qui m'eût paru un peu ridicule en toute autre occasion — fut accueillie par Serbozat avec un soulagement qu'il ne songea point à me cacher. Il me serra la main avec effusion, en me regardant longuement dans les yeux. Et je pus voir que ses yeux étaient humides. Puis il tira, d'un coffret de laque rouge fermé à clef, une boîte violette portant, sur son couvercle, les armes du Cambodge.

— Il ne me reste qu'une boîte, me dit-il, de cette royale drogue. Je veux que nous la fumions ensemble.

Nous fumâmes chacun trois pipes de cet opium capiteux que la Régie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de Saïgon fabrique spécialement pour le roi du Vieux Pays Khmer. Puis Serbozat continua son histoire. Son front se rembrunit aussitôt.

— Je vous ai raconté comment j'ai encouru la fureur des tribunaux terrestres. Il me reste à vous apprendre comment j'ai ligué contre moi les puissances infernales. Mais il est beaucoup plus facile d'échapper aux premiers qu'aux secondes. Et, pour les crimes commis contre celles-ci, il n'existe pas de prescription ni d'amnistie...

Quand je rentrai chez moi, décidé à m'emparer de la bague, mon plan était tout tracé. J'allai droit à Bordeaux prendre le plus prochain paquebot pour l'Amérique du Sud. J'avais quinze jours devant moi pour disparaître. Je possédais une somme suffisante. J'avais toutes les chances de mon côté. Au Vénézuela — où je comptais m'établir — je pouvais refaire ma vie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais à Bordeaux, dans un café-concert, je fis la connaissance d'une danseuse espagnole, Manoëla, qui bouleversa tous mes projets. Je ne pris pas le bateau d'Amérique ; je suivis ma maîtresse en Espagne. Averti par les journaux qu'on avait découvert le cadavre, je la quittai, passai au Maroc, de là en Algérie, où je m'engageai, à Sidi-Bel-Abbès, dans la Légion étrangère, sous le nom de Serbozat. Quelques temps après, la Cour d'Assises de la Haute-Garonne condamnait le Dr Bargès — tel est mon vrai nom — à dix ans de travaux forcés par contumace. Trois ans après l'événement, je débarquai à Haïphong sous le casque blanc du légionnaire.

J'ai tenu garnison à Laokay, Dapcau, Moncay. Que d'images jaillissent pour moi de ces syllabes sans prestiges ! Une cour de caserne, jonchée de pétales rouges, comme les rues de mon village

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

natal au soir d'une procession ; un fleuve épais que remonte une jonque à la forme et aux allures de tortue ; des mamelons qu'on escaladait, à l'aube, au pas de charge, en criant ; des montagnes étranges, toutes pareilles, fabriquées en série, mais pour la Chine et le Tonkin seulement ; une grossière paillote, aux murs de pisé, où, après la soupe, je venais m'étendre sur une natte dure et fumais longuement en caressant les formes tendres de la congaï qui me confectionnait les pipes. Puis j'ai fait colonne sur la frontière chinoise et dans le Haut-Laos. Le beau temps ! J'ai encore dans mes narines l'odeur rance de la brousse. J'étais dans mon élément. Je vivais ma vie et j'en saisissais alors la parfaite unité. Ce qui m'avait poussé à la noce, ce n'avait pas été l'attrait de jouissances malsaines, mais tout simplement le désir *d'autre* chose, d'un *autre* monde, d'une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

existence qui ne fût pas géométrique, tirée au cordeau, qui échappât à ces innombrables règles des sociétés bourgeoises : lois, convenances, mœurs. A la Légion, il n'y avait que la discipline — encore, elle n'avait rien de féroce — et la discipline militaire se borne à quelques prescriptions qui n'intéressent que le corps. L'âme reste libre. La mienne, je vous prie de le croire, usa de cette liberté.

Démobilisé, je ne voulus pas quitter le Tonkin. Je me fis prospecteur, pour le compte d'une société de Haïphong. Alors, je pus m'en payer, des orgies de brousse et de sauvagerie ! J'étais toujours par monts et par vaux. Je faisais de rares et fulgurantes apparitions à Hanoï où, par principe, je dépensais, dans une seule nuit, mes économies de plusieurs mois.

C'est ce métier, pourtant, qui m'a conduit à la fortune. Mais comme je

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

préférerais être resté pauvre et continuer à vivre là-bas, au milieu des Jaunes, mes frères ! Il est trop tard, aujourd'hui. Le pays m'est fermé. Vous saurez tout à l'heure pourquoi. Ah ! je suis un interdit de séjour d'une sorte peu banale !

Mes recherches m'avaient conduit dans les parages de Laï-Chau, en pleine région Thaï. Région fort belle, et qui serait un paradis, sans la fièvre.

Je cherchais des gisements de pétrole, qu'on m'avait signalés par là. J'arrive dans le village de Muong-Lam, le dernier avant la zone déserte que j'allais explorer. Je demande un guide au Tri-Chau (1). Il m'amène un Thaï, qui pouvait bien avoir trente ans, au visage d'une infinie douceur, mais avec, dans le regard, une expression hagarde qui me frappa. « Le bonhomme est fou,

(1) Sous-préfet dans la Haute-Région.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

me souffla le sous-préfet, mais d'une folie tout à fait inoffensive. Il appartient à une excellente famille. Son père occupait autrefois le poste que j'occupe aujourd'hui. C'est à la suite d'un chagrin d'amour qu'il a perdu la raison, il y a une dizaine d'années. »

Et le Tri-Chau, un Annamite, ricana. Pour ce peuple de vieille civilisation, l'amour est une chose un peu ridicule, et presque une faute de goût. Il ajouta : « Il connaît admirablement les coins que vous allez visiter. Vous ne pouvez trouver un meilleur guide. D'ailleurs vous auriez de la peine à en recruter un autre : vous allez traverser une région où les anophèles, les sangsues, les fourmis rouges et les panthères font la vie dure aux pauvres humains. » Là-dessus, il m'invita à fumer quelques pipes de vieux Yunnam, sage précaution contre la fièvre, affirma-t-il.

Je partis à l'aube, suivi d'une dou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

zaine de coolies, qui paraissaient manquer d'enthousiasme, et précédé de mon Thaï qui répondait au nom peu compliqué de Duc.

Trois jours après, nous marchions péniblement, à la queue leu-leu, le long d'une crête qui domine la gorge sombre du Nam-Tê. Le soleil tapait ferme sur les rochers et blessait les yeux. Il était près de midi. Une halte s'imposait. Mais où trouver un coin favorable au milieu de ce désert pierreux? Voici qu'à un détour, nous apercevons brusquement, à deux cents mètres environ, dans une espèce de cuvette, un petit bois, aux arbres très beaux, qui était né là d'un petit ruisseau et de quelques arpents de terre. De l'ombre, de l'eau, de la fraîcheur! Toute la troupe poussa un cri et, sans attendre mes ordres, dégringola vers l'oasis.

Je me disposais à suivre mes hommes quand, m'avisant que le guide n'était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pas avec eux, je me retournai pour le chercher du regard.

Il était resté en arrière, immobile, au sommet de la crête, le visage tourné du côté du bosquet. Je l'interpellai. Il ne parut pas entendre. Je renouvelai mes appels quatre ou cinq fois, hurlant à la fin, de toute la force de mes poumons. Ses compagnons qui, déjà, se vautraient sur l'herbe ou pataugeaient dans le ruisseau, poussèrent à leur tour des clameurs joyeuses. Duc ne bronchait pas plus que le rocher auquel il était adossé. D'abord furieux du contretemps qui m'obligeait à retarder de quelques minutes le moment du repos, je revins sur mes pas. Mais quand je fus tout près du guide, ma fureur tomba et la curiosité me fit oublier ma fatigue.

Son visage était décomposé ; ses mâchoires étaient serrées et, par instant, s'entrechoquaient. Un tremblement

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

secouait son corps. Ses mains dansaient comme celles d'un pendu. Ses yeux dilatés fixaient le petit bois. Je lui adressai quelques questions dans sa langue. Il ne répondit pas. Alors, je le touchai doucement à l'épaule. Il tressaillit, tourna vers moi un regard plein d'angoisses et roula sur le sol, évanoui.

On accourut à son aide. On apporta un peu d'eau, dont on lui aspergea sans succès le visage. Je donnai l'ordre de le transporter à l'ombre, au bord du ruisseau où nous serions plus à l'aise pour le soigner. Effectivement, au bout de quelques minutes, le bonhomme, étendu sur l'herbe fraîche, fit un mouvement et rouvrit les yeux. Mais voici le plus curieux de l'affaire : il regarda autour de lui, roulant des yeux terrifiés et, vivement, il sauta sur ses pieds, lança un hurlement et s'enfuit à toutes jambes, dans la direction opposée à celle d'où nous venions.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je galopai à ses trousses, le perdis de vue, enfin le découvris, après un quart d'heure de course épuisante à travers les rochers. Il était tranquillement assis, les jambes pendantes, au bord de la falaise qui surplombe la gorge et il fredonnait une complainte. Il me demanda, d'un ton naturel, ce qu'étaient devenus ses compagnons et si l'on ne songeait pas à se reposer un peu. Visiblement il ne gardait aucun souvenir de la scène étrange qui venait d'avoir lieu et vous pensez bien que, de mon côté, je me gardai d'y faire la moindre allusion.

Quelques coolies nous rejoignirent. Ils allèrent chercher le reste de la troupe et nous nous remîmes en marche.

Je ne songeais plus à la fatigue, l'esprit tout entier occupé par ce singulier incident. Nous eûmes la chance, deux kilomètres plus loin, de rencontrer un coin ombragé assez semblable à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

celui que nous venions de quitter et d'où nous avait délogé la peur incompréhensible du guide. Je l'observais d'un œil inquiet. Il manifesta quelque trouble, d'abord, dès qu'il aperçut les arbres. Puis il parut se rassurer et m'annonça joyeusement sa ferme volonté de manger quelques bolées de riz et de faire une heure de sieste sur l'herbe de ce bosquet. Sa proposition, vous n'en doutez pas, reçut un sympathique accueil.

« Que signifie tout cela? réfléchissais-je, allongé à côté de la petite lampe (1) qui me suivait partout, pendant que mes hommes dormaient. Qu'est-ce que le bosquet de tout à l'heure peut avoir bien fait à notre guide? Car c'est le bosquet qui l'a mis hors de lui. Aussitôt qu'il l'a aperçu, il n'a plus voulu avancer. Il a failli

(1) La lampe à opium.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

mourir d'épouvante quand, revenant à lui, il a vu qu'on l'y avait transporté, et, dès qu'il n'a plus eu sous les yeux ce coin pourtant agréable, il a repris son calme naturel. Étrange. Étrange. Étrange ! »

Mais les nécessités du métier vinrent détourner mon esprit de ce problème, plus passionnant encore que je ne soupçonnais. J'errai pendant une quinzaine de jours au milieu de paysages revêches, explorant consciencieusement tous les points qu'on m'avait signalés comme recélant du pétrole et n'y trouvant en définitive pas plus de pétrole que sur ce plateau.

Au retour, je suivis le même chemin. Je tenais à renouveler l'expérience. Elle faillit mal tourner.

Il faisait nuit quand nous arrivâmes à l'endroit qui produisait sur Duc une impression aussi terrible. Suspendu au ciel, un mince croissant de lune argen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tait les arêtes des rochers et répandait sur le paysage une douceur sereine dont nous étions tous imprégnés. Nous cheminions, silencieux comme des ombres. Un coolie avait entonné une chanson, puis s'était arrêté net, comme honteux d'avoir troublé de sa voix rude le calme spirituel de cette nuit. Et personne n'avait achevé la complainte commencée.

« Si nous allions nous désaltérer à ce ruisseau », murmurai-je, d'une voix qui s'efforçait d'être indifférente, à l'oreille du guide auprès duquel je m'étais placé? Lui, qui tenait les yeux baissés et semblait somnoler, les releva et, quand il vit le bosquet, dont les feuilles luisaient, et le ruisseau qui, avant de s'enfoncer sous les feuilles, agitait des paillettes d'argent, il poussa un cri, un cri animal, une espèce d'aboiement, et il détala, si brusquement qu'il faillit me renverser au pas-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sage, et d'une allure si rapide que je ne songeai même pas à le poursuivre.

On campa néanmoins dans le bois fatal. Éclairé par des torches, j'en fis le tour qui n'était pas long et ne remarquai rien qui pût effrayer la personne la plus nerveuse. Les coolies s'endormirent. Moi, après avoir étendu ma natte et fumé ma ration quotidienne augmentée d'un petit supplément — comme il convient, en voyage, pour combattre la fièvre et la fatigue — j'allais m'endormir à mon tour, quand un, puis deux, puis trois de mes hommes et finalement tous s'éveillèrent successivement, en lâchant des blasphèmes et en déclarant que le bosquet était hanté par des *ma-qui* (1) d'une race particulièrement malfaisante et qu'ils aimaient mieux marcher jusqu'à l'aube, sans dormir, ou risquer « un coup de

(1) Mauvais esprits.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lune » en dormant sur les rochers, loin de ce lieu funeste, que de s'exposer plus longtemps aux brimades des mauvais génies. Je n'insistai pas, et nous levâmes le camp.

Le problème se compliquait. Mais avec cette tournure d'esprit que nous devons à l'éducation européenne et dont ne m'avait pas encore débarrassé mon long séjour en Asie, je cherchai une explication rationnelle au trouble de mes coolies : impressionnés, malgré eux, par la terreur du guide, ils avaient eu des cauchemars, d'autant plus pénibles que la tombée de la nuit avait réveillé le paludisme dont ils étaient tous rongés.

Solution trop simple d'un problème qui dépasse de beaucoup, par sa complexité, l'intelligence matérialiste de l'Occident.

Au village, où notre troupe arriva fourbue et diminuée de plusieurs unités,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

point de nouvelles dû guide. Je descendis à Haïphong, rendre compte de ma mission. On m'en confia une autre qui me ramena dans la province de Laï-Chau et me permit de pousser jusqu'à Muong-Lam où, cette fois, je retrouvai Duc. Je ne songeai même pas à l'interroger sur les accidents qui avaient précédé ou suivi sa fuite. Mais le Tri-Chau qui était devenu mon ami, me raconta — une nuit que nous fumions ensemble, chez lui — l'histoire des amours de Duc et de Hoa ou, du moins, ce qu'il savait de cette histoire. Il ignorait le vrai dénouement — l'horrible dénouement — de cette idylle. C'est moi qui devais le découvrir, quelques années plus tard, et c'est parce que je l'ai découvert que je ne puis plus retourner là-bas.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IX

IDYLLE THAÏ

Hoa était une belle Thaï. Vous savez que les belles filles ne manquent pas dans la Haute-Région. Je la vois très bien — et vous la voyez aussi — avec ses cheveux sombres bien huilés, divisés par une raie blanche, avec sa robe longue au col orné de broderies, grande, bien prise, les yeux larges et le teint clair. Duc en était déjà amoureux à l'école, quand, tout petits, côte à côte, ils traçaient d'un pinceau malhabile les premières phrases du *Tam-Tu-Kinh*. Hoa se rendait parfaitement compte du pouvoir qu'exerçait sur son camarade de natte ses charmes naissants : elle était femme déjà, et coquette. Sans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

doute aussi ses parents lui conseillaient-ils d'encourager les avances du fils du sous-préfet, qui deviendrait, à vingt ans, un brillant parti.

Duc eut un violent chagrin quand il dut quitter Muong-Lam pour Laï-Chau, où se trouve une école française. On attribua au mal du pays l'état de langueur dans lequel il tomba à cette époque : mais c'était bel et bien de l'amour. Puis il se ressaisit. Comme son père avait décidé de le laisser au chef-lieu jusqu'à ce qu'il eût conquis son certificat d'études, titre plus considéré dans ces pays que le baccalauréat en France, il mit une telle ardeur au travail qu'il revint dans son village, pourvu du glorieux diplôme, au bout de quatre ans seulement d'études. Il fut tout de suite nommé dans l'administration, sous les ordres de son père. Malheureusement, la famille de Hoa n'était pas très honorable. Le père

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

était fumeur et joueur. La mère dépensière et coureuse. Le vieux Tri-Chau s'opposa au mariage. Hoa, dépitée, refusa de devenir la maîtresse du jeune homme. Elle se savait une beauté digne d'une femme de premier rang. Bien qu'experte, par ses manières et ses propos, à exciter les désirs des hommes, elle était restée pure de corps. C'est ce qui la perdit.

Un jour, une respectable entremetteuse vint trouver Duc. « Si vous aimez Hoa, lui dit-elle, c'est le moment de le montrer. Car le Chinois Hap-Ky vient de faire à la famille des propositions très avantageuses. Les parents de Hoa vous donneraient la préférence, car Hap-Ky va partir pour la Chine et tient à emmener sa jeune femme. Il leur a bien promis de revenir au bout d'un an, mais qui sait s'il tiendra parole? Décidez-vous, décidez votre père, ou la partie est perdue pour vous. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Hélas ! le père de Duc resta inflexible. Hoa, piquée, se déclara enchantée d'épouser un Chinois qui allait la couvrir de bijoux et lui faire voir du pays. Le mariage eut lieu et, un matin, une petite caravane quittait Muong-Lam pour la frontière : Hap-Ky chevauchait en tête, suivi de Hoa, montée sur une cavale noire, et trois autres chevaux fermaient la marche, portant des coffres pesants qui tintaient à chaque faux pas : les piastres que « l'oncle étranger » (1) avait extorquées aux montagnards. On ne manquait pas de blâmer l'imprudence du Chinois qui s'aventurait par des chemins déserts, avec une fille si jolie et des coffres si bien garnis. Sans doute, la région de Laï-Chau n'offrait pas grands dangers, les Thaïs étant honnêtes et de mœurs simples. Mais les pirates ravageaient

(1) Expression par laquelle les Annamites désignent les Chinois.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la frontière et faisaient encore de fréquentes incursions jusque sur le territoire protégé. Ky avait besoin d'ouvrir l'œil ! Et les parents de Hoa risquaient fort de ne plus revoir leur fille. Ils paraissaient d'ailleurs s'en soucier assez peu : le père ne quittait plus les tripots et il ne lâchait les cartes que pour saisir le bambou.

Duc, prétextant une affaire urgente à régler dans le coin le plus reculé de l'arrondissement, était parti sur son meilleur cheval, deux jours avant les nouveaux mariés, dans la direction opposée à celle qu'ils devaient prendre. L'opinion était qu'il avait tenu à ne pas assister à un départ qui lui déchirait l'âme. En réalité, après avoir perdu le village de vue, il avait fait un crochet et suivi de loin les traces de la caravane. Quelles étaient au juste ses intentions? Peut-être, ému à la pensée des périls que courait celle qu'il aimait tou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

jours, voulait-il veiller sur sa vie. Peut-être espérait-il trouver une occasion favorable pour la ravir au Chinois. Sans doute, il n'était pas fixé lui-même sur les raisons qui le poussaient. Il obéissait à une impulsion aveugle. Cependant, la pensée de conquérir Hoa de haute lutte dut lui venir au milieu du quatrième jour de la poursuite, quand il se trouva, au détour d'un sentier, face à face avec les trois *Ma-Phu* (1) recrutés par Hap-Ky pour guider les chevaux dans les pays difficiles. Ces trois coolies racontèrent à Duc qu'ils avaient abandonné la caravane, excédés par les insultes et les coups que le Chinois faisait pleuvoir sur eux à la moindre faute et même sans raison. Au début du voyage, il s'était montré doux et patient, mais son caractère paraissait s'aigrir au fur

(1) Palefrenier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et à mesure qu'on avançait. Il semblait qu'il voulût se débarrasser de son escorte, tant, depuis la veille, il lui rendait la vie dure. Du reste, dès que les Ma-Phu avaient menacé de le quitter, loin de faire quoi que ce fût pour les retenir, il avait déclaré qu'après tout il n'avait nullement besoin d'eux, qu'il se débrouillerait bien seul, que les chevaux étaient dociles et qu'il connaissait parfaitement la région. Tout aussitôt il leur avait compté le salaire des quatre jours de marche, en y ajoutant une petite indemnité pour le retour, et les avait congédiés.

Jaloux comme il l'était, Duc voulut avoir quelques détails sur les sentiments que les deux nouveaux époux éprouvaient l'un pour l'autre. D'après les coolies, Hap-Ky était plein de prévenances à l'égard de sa jeune femme. Mais il ne se montrait guère ardent. Les trois nuits passées ensemble, à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la belle étoile, ils avaient couché sur des nattes différentes. Il était vraisemblable que le Chinois n'avait pas encore usé de ses prérogatives de mari, prérogatives qui lui avaient cependant coûté assez cher. Une présomption de plus en faveur de cette hypothèse, c'est le dépit croissant qui se manifestait chez Hoa.

Duc remarqua-t-il ce qu'avait d'étrange la conduite de son heureux rival qui congédiait ses hommes juste au moment où il allait entrer dans la zone dangereuse et qui, bien qu'appartenant à une nation avantageusement connue dans l'univers entier pour son humeur salace, témoignait à l'égard d'une femme aussi désirable un respect aussi insolent? Je ne le pense pas. Duc avait l'aveuglement des amoureux. Il exulta et mit à suivre le couple une ardeur renouvelée. Il ne doutait pas que le ciel, attendri par sa cons-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tance, lui réservât les prémices de la jeune vierge. Hélas ! ces prémices n'étaient ni pour lui ni pour personne.

Il avait paru enchanté de ces confidences. Il avait remercié les coolies, leur avait distribué quelque monnaie puis était parti au triple galop dans la direction du couple.

Quelques jours après, des sampaniers le recueillaient couvert de contusions, suspendu à un buisson au-dessus du courant du Nam-Tê, les pieds trempant dans l'eau. Il était plus mort que vif. Ramené au village, il était aussitôt tombé dans le délire. Il avait déliré pendant quinze jours. Ensuite, il était revenu à la santé, à la santé physique, j'entends. Car sa mémoire avait sombré dans l'aventure et il ne savait plus rien, ne reconnaissait même plus ses parents ni les lieux qui lui étaient les plus familiers. Il lui fallut tout réap-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

prendre. Mais il n'était plus comme avant et fréquemment il avait des crises de terreur incompréhensibles. Il vivait continuellement dans un accablement profond, comme si le ressort vital avait été brisé en lui.

On supposait qu'il avait voulu disputer la jeune fille au Chinois et qu'au cours de la lutte celui-ci avait réussi à l'envoyer dans le fleuve.

Hap-Ky, en tout cas, n'avait pas joui longtemps de sa victoire ; il avait été tué, en passant la frontière, par des pirates. Quant à la jeune fille, nul n'en avait plus entendu parler. Une chose était certaine : elle n'était pas avec le Chinois au moment où on l'avait assassiné.

Le récit du Tri-Chau m'intéressa au point que j'en demeurais plusieurs nuits sans dormir, à tourner et retourner dans mon esprit tous les problèmes qu'il laissait sans solution. Où était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

passée la jeune fille? Où étaient passées les caisses d'argent? Les bandits qui avaient tué le Chinois avaient-ils eu le temps de cacher la fortune qu'il emportait avec lui? Où fallait-il les croire quand ils affirmaient n'avoir trouvé sur la victime que quelques centaines de piastres? Et Hoa, avait-elle été enlevée par quelque pirate, ou était-elle morte en route? Une circonstance surtout m'avait frappé. C'était à une centaine de mètres du bosquet — du fameux bosquet dont la vue lui était si pénible — qu'on avait trouvé Duc. On expliquait communément dans le village sa folie par la terrible chute qu'il avait faite, et qui aurait pu lui coûter plus encore que la raison. Mais je me demandais s'il n'était pas déjà devenu fou au moment où il avait dégringolé dans le fleuve. Pourquoi ne lui demanderais-je pas à lui-même le secret de sa phobie? C'est ainsi qu'on

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

procède ordinairement dans des cas semblables. Chez les sujets atteints de ces peurs maladives, si le moi conscient a tout oublié, le moi inconscient, lui, se souvient. Pourquoi n'explorerais-je pas l'inconscient du malheureux Duc, par une méthode que l'on enseigne dans nos hôpitaux et que je pratiquais assez habilement, c'est-à-dire l'hypnotisme?

Une nuit que nous fumions ensemble, Duc et moi — car il n'avait pas, du moins, la phobie de l'opium — je mis donc à l'épreuve toute la science que je tenais de maîtres respectés. N'avais-je point assez profité de leurs leçons? Duc était-il un sujet particulièrement réfractaire? Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes mes passes, tous les regards que j'assénais sur mon compagnon, n'eurent d'autre effet que de le faire rire. Et ce que je ne pus réussir, moi, le représentant de la science euro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

péenne, un misérable sorcier l'exécuta sans aucune peine, au cours d'une cérémonie à laquelle un hasard me fit assister, pour mon malheur !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

X

LE SECRET DE DUC

Serbozat fuma trois pipes — une série de trois pipes marquait dans son récit la fin d'un chapitre et il reprit :

— Je n'ai été pour rien dans ma destinée. Elle a été tout entière tissée par ces forces inconnues que nous baptisons du nom de hasard. J'ai fait de sérieuses études, qui m'ont conduit au doctorat en médecine. Et j'ai vécu du métier de soldat, puis de prospecteur. J'ai exploré le Haut-Tonkin à la recherche de gisements d'or, de pétrole ou d'étain. Et c'est pendant une période de repos, alors que je ne recherchais rien du tout, que sept caisses pleines de feuilles d'or et de pièces d'argent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont venues, en quelque sorte, s'ouvrir devant moi. C'est le hasard qui m'a, pour un temps, chassé de l'Europe. Et c'est le hasard qui m'a définitivement fermé l'Asie...

J'avais établi mon quartier général dans le village du Muong-Lam. Ce n'était point du tout le désir de déchiffrer le secret du guide qui m'avait fait devenir son concitoyen. Je crois bien, même, que je ne songeai plus guère à lui, ni à son étrange phobie, quand une circonstance banale m'en fournit l'explication, plusieurs années après les incidents que je vous ai racontés. Mais ce village me plaisait. Il était adossé à trois rochers nus, en forme de pains de sucre, qui le préservaient contre le vent du nord. Et puis devant lui la forêt s'étalait, la forêt dans laquelle paraissait s'être donnée rendez-vous toute la faune de l'Indochine. Sans doute, des effluves s'en dégageaient qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

n'étaient point trop bonnes à respirer. Mais je m'étais fait à cette odeur de feuilles pourries. Quant à la fièvre, c'était une vieille connaissance. Et l'opium sait si bien calmer la violence des accès ! Tous les habitants du pays fument, d'ailleurs, par hygiène. L'opium n'y coûte presque rien, et il est succulent. Les jours de grand marché, les Méos en apportent de pleins paniers. Ils le tiennent enveloppé dans des feuilles de bananier. Quand il est frais, il a une belle couleur de miel et une odeur d'herbe écrasée.

Or, un soir, au moment où je m'installais sur mon lit de camp, d'un faux mouvement je fis tomber le verre de ma lampe à opium qui se brisa en petits morceaux. Je n'en avais point d'autre. C'était *mon heure*. J'allais demander l'hospitalité au Tri-Chau, mon ami, et aussi mon propriétaire. Car la maison que j'occupais était à lui,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une maison sur pilotis, jolie et bien construite, où probablement, sans ce verre brisé, je demeurerais encore.

Ce petit incident me parut donc plutôt agréable. La conversation du Tri-Chau — un Annamite, comme je crois vous l'avoir dit — était savoureuse. Il avait été un bon élève de nos écoles et n'était pas sans connaître nos grands écrivains. Je n'avais pas été peu étonné, la première fois que j'étais venu lui faire visite, de trouver sur son lit de camp le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et un tome dépareillé des *Mémoires* de Casanova.

Il me reçut fort bien, m'offrit sa plus précieuse pipe en canne à sucre, et ouvrit pour moi un pot de vieil opium que recouvrait une épaisse couche de moisissure.

Il s'excusa de ne pas me tenir compagnie. Il était obligé — me déclara-t-il avec un sourire gêné — d'accompagner

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sa femme à une cérémonie religieuse, bien qu'il fût personnellement l'ennemi des « vaines superstitions ».

Je fumais « mon compte » et même quelque peu davantage. Comme au bout d'une heure mon hôte n'était point encore rentré, je revins chez moi.

Le bruit d'un orchestre m'attira vers une petite chapelle dédiée à Duc-Thanh-Tran — le Dieu des Sorciers — qui se blotissait sous un grand banyan à la sortie du village. Je présumai que tout ce beau tapage se déchaînait en l'honneur du Tri-Chau et de sa dévote épouse. Curieux de voir la mine que pouvait avoir ce mandarin voltairien et casanoviste dans l'attitude de la prière, j'entrai.

Le vacarme à l'intérieur était étourdissant. Au ronflement des trois ou quatre tam-tam se mêlait le grincement d'autant de guitares, le tout dominé par les miaulements d'un sorcier qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dansait, tenant une baguette d'encens allumée à chacune de ses mains. Un bonhomme était assis sur une natte devant l'autel ; il était revêtu d'une robe rouge, serrée à la taille par une ceinture rouge, et avait la face recouverte par un grand voile également rouge. Sa tête s'agitait dans un mouvement circulaire. J'avisais dans un coin le Tri-Chau et ses deux femmes, pieusement agenouillés. Ma curiosité ironique étant satisfaite, j'allais me retirer discrètement. Cette séance n'avait, en effet, rien pour moi que de très banal, quand le bonhomme qui jouait le rôle de medium se leva brusquement et rejeta son voile. Je reconnus Duc. Il avait les yeux mi-clos et continuait à balancer sa tête comme un ours ivre. Il était parfaitement hypnotisé. Où les savantes méthodes de la Salpétrière avaient échoué, les vieilles routines ancestrales obtenaient un plein résultat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Une sorte d'ivresse me saisit — si violente que je sentis ma gorge se contracter et que je m'appuyai contre la cloison de bambou, car mes jambes tremblaient — cette ivresse qu'on éprouve à la chasse, quand, après avoir poursuivi longtemps quelque belle pièce, on la voit tout à coup à quelques pas devant soi. On est partagé entre la joie de tenir enfin la proie tant cherchée et la peur de manquer une occasion que l'on sait unique. Je fus littéralement étourdi. Et brusquement, au décor que j'avais sous les yeux, se substitua, pendant quelques secondes, celui du bosquet fatal, si net et si vivant qu'il me semblait qu'en allongeant la main j'allais pouvoir saisir une branche. Je ne fus pas long à reprendre mon assiette.

Alors je reculai un peu, de manière à demeurer dans l'ombre, autant pour éviter d'être aperçu de mon ami le mandarin, que pour ne pas troubler la

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

cérémonie par ma présence profane. Mais je ne perdais pas un détail de la scène, attendant le moment de la faire tourner à mon profit.

Duc se livrait à des manifestations singulières qui convainquaient les assistants que la divinité était venue s'incarner en lui. Il étranglait son cou dans un bandeau de soie, posait ses pieds nus sur des couteaux rougis au feu, avalait de l'huile bouillante qu'il rejetait par les narines, traçait des signes mystérieux dans l'air avec des baguettes d'encens enflammées qu'il enfonçait ensuite dans sa bouche et qu'il mâchait, se passait un poinçon à travers les joues, se tailladait la langue avec un couteau. Le sorcier se précipitait pour recueillir son sang — peu abondant du reste — sur des feuilles de papier blanc qu'il remettait ensuite à la femme du mandarin. La cendre de ce papier constitue, selon

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Annamites, une véritable panaçée. La scène, vaguement éclairée, avait un caractère étrange qui m'aurait captivé, même si je n'avais pas eu quelque arrière-pensée, et qui nous rejetait bien loin de l'Europe et du *Dictionnaire philosophique*. Et je vous prie de croire que le Tri-Chau n'avait pas envie de rire. Moi non plus, du reste. J'étais impressionné par l'insensibilité du patient, tout en sachant à quelles causes naturelles il convient de l'attribuer. La cérémonie se termina enfin. Le medium avait maculé un nombre suffisant de feuilles de papier pour guérir de tous les maux présents et à venir toute la famille du mandarin. Celui-ci se retira — suivi de ses deux femmes — sans m'avoir vu. Il passa derrière l'autel, où le rejoignit aussitôt le sorcier qui tenait à lui donner des recommandations complémentaires sur la façon d'utiliser les feuilles de papier tachées

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de sang. Les musiciens étaient sortis. Je demeurai seul avec Duc, ou, pour être plus exact, seul avec le secret de Duc, car Duc lui-même devait toujours ignorer tout de cette scène. Je jetai un coup d'œil vers le fond de la chapelle : le sorcier bavardait avec le Tri-Chau, et faisait force gestes pour appuyer ses explications. Le Tri-Chau l'écoutait complaisamment, lui posait de temps en temps quelques questions. J'avais le temps de plonger dans l'âme du medium et d'en ramener le secret qui avait hanté mes nuits.

— Hoa ! Hoa ! murmurai-je à son oreille... Hoa !

Il tressaillit, puis sa figure s'illumina, comme s'il voyait devant lui le visage de celle qu'il avait tant aimée. Il répéta d'une voix rauque :

— Hoa...

— Tu te souviens, tu te souviens,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

repris-je... l'école où vous travailliez sur la même natte...

— Et nous revenions de l'école, le soir, en nous tenant par la main.

— Mais le Chinois est venu, qui te l'a enlevée.

Le visage de Duc exprima un désespoir profond.

— Il te l'a enlevée, et toi, tu les a suivis, n'est-ce pas, tu les as suivis, sur ton cheval blanc. Ils avaient fait halte, un soir, dans ce petit bois qui se trouve en bordure du Nam-Tê. Ils étaient tout seuls. Hap-Ky avait renvoyé tous ses coolies. Alors toi, tu es venu voir ce qu'ils faisaient, espérant que tu pourrais reprendre au Chinois la femme qu'il t'avait volée. Tu as dû attendre que la nuit soit tombée pour te glisser dans le petit bois.

Ces détails, je les imaginais d'après ce que m'avait raconté le Tri-Chau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils étaient assez vraisemblables ; ils étaient même vrais, car Duc m'écoutait avec un intérêt passionné, revoyant les incidents de cette poursuite au fur et à mesure que je les évoquais devant lui et il hochait la tête, d'un air d'approbation. Enhardi, je continuai :

— Le Chinois t'a aperçu.

Ici, Duc m'interrompit. C'était ce que j'attendais. Je l'avais mis d'abord sur la bonne voie, j'espérais bien qu'il m'y ramènerait lui-même dès que je m'en écarterais.

— Il ne m'a pas aperçu, d'abord. J'avais attaché mon cheval à un arbre, derrière un rocher ; puis je m'étais avancé lentement. Il ne pouvait pas m'entendre. Je ne m'entendais pas moi-même.

— Tu t'avances lentement, lentement, repris-je, substituant au passé, que j'avais d'abord employé, le présent qui devait lui permettre non plus seu-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lement de se rappeler ces événements lointains, mais de les revivre.

— Je m'avance... J'entre dans le bosquet... Je m'arrête...

— Tu t'arrêtes ? Pourquoi?

— J'entends un bruit... Je crois d'abord que c'est un oiseau qui frappe sur l'écorce d'un arbre, mais le bruit est plus sourd : c'est celui d'une pioche qui creuse la terre... Je m'approche du bruit. Je vois Hap-Ky. Il fait un trou dans la terre ; il s'éclaire avec une lanterne posée sur le sol. A côté de lui, des caisses. Il va enterrer sa fortune...

— Et Hoa?

— Hoa !... Elle n'est pas là... Je ne la vois pas. Elle dort, peut-être... Il a voulu enterrer son trésor sans qu'elle le voie... Il a dû la laisser endormie dans la partie touffue du bois, là-bas, à l'endroit où sont attachés les chevaux. J'entends leurs hennissements...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Il creuse la terre, au milieu de la clairière?

— Oui, au milieu de la clairière, dans cette espèce de creux, à une vingtaine de pas du banyan, en marchant vers l'est... Moi je rampe jusqu'au banyan, je passe ma tête sous les racines. Je regarde.

— Là, il ne peut pas te voir.

— Il ne peut pas me voir, sa lanterne éclaire à peine... Il se dépêche, il paraît nerveux... Sa pioche heurte un rocher... Il cesse de piocher, il racle la terre et la rejette loin de lui; il découvre une large dalle, puis il la soulève... Il y a une cachette là, une espèce de caveau... Il y descend... C'est profond... Il disparaît tout entier, puis reparaît... Il tire les caisses une à une, les fait glisser jusqu'au fond du trou... Si je profitais du moment où il est plongé tout entier dans la fosse, pour replacer la dalle au-dessus de sa tête?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Mais j'ai peur de n'avoir pas le temps... D'ailleurs il a son fusil qu'il a déposé à côté de l'ouverture... Il vaut mieux attendre...

Toutes les caisses sont ensevelies maintenant... Mais pourquoi ne referme-t-il pas le caveau?... Il regarde tout autour de lui, il ne voit rien... Il écoute longuement... J'ai peur qu'il entende quelque chose, le bruit de mon cœur qui bat, qui bat... Non, il n'entend rien... Il s'en va dans la direction des chevaux... Il va chercher d'autres caisses sans doute... Il a passé son fusil en bandoulière... Je tire mon poignard de ma ceinture, je le pose par terre, à portée de ma main... Je vais l'attaquer quand il sera revenu, quand il sera descendu dans la fosse avec le reste du trésor... Oh! ce n'est pas le trésor que je veux lui voler, c'est Hoa que je veux lui reprendre... Il a laissé la lanterne à côté du trou, mais il y a

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

une autre lanterne là-bas, dans le bosquet... Voici le Chinois qui revient... J'entends son pas qui écrase des brindilles... Il avance lentement, lourdement; il doit être chargé. Je l'aperçois maintenant... Il est penché en avant... Il porte quelque chose non pas sur son dos, mais dans ses bras. Qu'est-ce que c'est?... Ce ne sont pas des caisses... Quelque chose de long... Il le dépose à côté de la lanterne... C'est un corps, le corps de Hoa... Elle ne bouge pas, on dirait qu'elle dort... Mais que fait le Chinois?... Il pose Hoa à côté de la fosse, il y descend... Il la prend dans ses bras... Oh! Oh! il va l'enterrer... Elle est morte!...

Le visage de Duc ruisselait de sueur pendant que, d'un ton haletant, il me débitait son récit qu'il hachait de soupirs. Il était debout, les yeux grands ouverts, montrant de la main, devant lui, le trou, Hoa étendue à côté du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trou. Penché sur lui, je haletais, moi aussi, ruisselant de sueur comme lui, voyant, vivant tout ce qu'il revoyait et revivait, tenaillé par la peur que brusquement il ne cessât de parler, qu'il ne fît tomber le silence, comme, un rideau épais, sur le dénouement de ce drame.

— Elle est morte, repris-je. Elle est morte, et Hap-Ky va l'enterrer.

— Je pousse un cri... Je me précipite sur Hap-Ky, serrant le poignard dont la lame disparaît dans ma manche. Lui, a relevé la tête, à mon cri; il a pris son fusil... Il n'aura pas le temps d'épauler... Mais voici que je bute contre une grosse pierre... Je tombe en avant, je suis perdu... Je sens le genou du Chinois sur mon dos, je sens le canon du fusil contre ma tempe... Non... Il ne va pas me tuer tout de suite... Une grosse corde est à terre, à côté de Hoa... Il la prend... Il me serre les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

poignets d'abord, puis il me met debout, me traîne vers un arbre... Il m'attache au tronc de l'arbre, enroule la corde autour de mon corps... Et alors, alors...

— Alors?

Il m'est impossible de trouver des mots pour vous peindre l'angoisse qui bouleversait, ravageait le visage de Duc. Il tenait ses bras en arrière, comme si ses poignets eussent été encore liés par la corde, il se ruait en avant sans avancer d'un pas, comme si son corps eût été encore ligoté, retenu par une corde solide. Ses muscles se tendaient, ses veines saillaient à ses mains, à son cou, et ses yeux, ses yeux, c'était deux gouffres, deux gouffres que je sondais, essayant de voir à mon tour l'horrible vision qui s'y reflétait.

— Alors ?...

— Les yeux de Duc s'élargirent encore, puis chavirèrent. Il poussa un cri, tomba à la renverse, évanoui.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le sorcier accourut. Il ne parut point étonné de trouver son medium dans cet état. Ce sont là des accidents qui ne doivent pas être rares au cours de semblables cérémonies. Il se pencha sur Duc, lui souffla au visage. Duc aussitôt ouvrit les yeux. Au premier regard qu'il jeta sur moi, je connus que le Duc qui venait de me faire ses confidences, le Duc du secret, s'était enfui emportant avec lui le dénouement de la terrible histoire.

Mais j'en savais assez pour aller moi-même, sur place, reconstituer ce dénouement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XI

LA MARCHE AU TRÉSOR

Quel est le prospecteur qui n'a pas, bien des fois, fait le rêve qu'il découvre une mine de cuivre, d'or ou de diamants? Ce rêve l'accompagne partout au cours de sa vie hasardeuse. Il enchante ses sommeils d'un mirage doré, comme dit l'autre, le soutient quand il trébuche, le relève quand il tombe.

Mais que sont des mines — amas de terre dans lequel les pierres ou les métaux précieux sont comme noyés, choses informes que seules des richesses pourront transmuer en richesses, au bout de combien d'années? — à côté d'une fortune immédiate faite de joyaux, de feuilles ou de pièces d'or, qui s'ouvre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un seul coup devant vous, pour vous seul, et dans lequel on peut plonger les mains, les bras. Une fortune de ce genre était à quelques jours de marche du village où je me trouvais. J'allais en devenir aisément le maître. Personne autre que moi n'en connaissait l'existence, car celui qui me l'avait révélée l'ignorait lui-même. J'avais résolu d'agir seul. Hap-Ky n'avait eu besoin de personne pour ensevelir son trésor. J'étais au moins aussi fort que lui. Il me suffisait de quelques chevaux.

Chose singulière ! La possession d'un semblable secret, qui aurait dû m'exalter jusqu'à l'ivresse, eut tout de suite un effet tout contraire sur moi. J'étais abattu, déprimé. La nuit, je me tournais et retournais sur mon lit, sans pouvoir dormir. Et je tombais gravement malade : un accès pernicieux. Le mal se déclara si brutalement qu'il ne fallait pas songer à me descendre

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans le delta et que je dus avoir recours aux soins d'un médecin annamite.

Pendant que je brûlais de fièvre ou claquais des dents sur ma natte, cette pensée m'obsédait, que j'allais mourir à la veille de devenir millionnaire ! Je dis millionnaire, car les renseignements que j'avais recueillis dans le village m'avaient convaincu que Hap-Ky possédait une grosse fortune : il joignait à son commerce d'épicier, la contrebande de l'opium et le trafic des armes, plus lucratif encore. La Chine était alors en pleine fermentation et un fusil s'y payait son pesant d'argent.

Je me tirai encore de ce mauvais pas. Mais je ne pus attendre mon plein rétablissement pour aller mettre la main sur le trésor. J'étais pris d'une impatience folle : je m'imaginais que d'autres pouvaient connaître le secret, que le sorcier de la chapelle avait surpris une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

partie de ma conversation avec Duc ; qu'un mois, qu'un jour de retard me feraient perdre une fortune. Ma convalescence n'en finissait pas. Je résolus de tenter l'expédition malgré mon extrême faiblesse, pensant que la vue des richesses me rendrait la santé mieux que toutes les quinines et tous les toniques du monde. Mais je ne me sentais pas encore assez robuste, physiquement. La maladie m'avait laissé une étrange débilité morale. Je ne pouvais soutenir l'idée de passer une nuit tout seul dans ce bosquet, de descendre tout seul dans cette fosse où je pensais bien trouver à côté du trésor, une chose affreuse et dont alors je ne pouvais soupçonner toute l'horreur.

Je décidai d'amener avec moi quelques hommes résolus, que je payerais largement. Un bon fusil chargé de chevrotines et deux revolvers me semblaient des armes suffisantes pour les

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tenir en respect dans le cas où la vue des richesses leur inspirerait de méchantes pensées.

Je jugeai prudent de choisir mes compagnons de voyage ailleurs qu'à Muong-Lam d'où le souvenir du Chinois et de son fatal départ n'avait pas complètement disparu. Je me rendis à Laï-Chau. En rôdant, le soir, à travers la ville, j'avisai dans un coin du marché, étendus sur des nattes, trois Annamites qui fumaient leurs pipes d'opium en devisant joyeusement. C'étaient des marchands ambulants qui venaient vendre dans le pays Thaï des denrées du delta : mercerie, parfumerie, soies, etc..., puis redescendaient vendre dans le delta des cotonnades du pays Thaï. J'imagine qu'ils devaient descendre également, cachés sous leurs cotonnades, quelques pains d'opium, d'un écoulement plus facile encore et plus fructueux. J'avais rencontré sou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vent de ces marchands-contrebandiers, au cours de mes pérégrinations, portant leur ballot sur l'épaule, la lampe d'opium suspendue par une ficelle à un bouton de leur veston. J'aimais bavarder avec eux. Ils sont bohêmes, chimériques à souhait. C'était tout à fait le genre d'hommes que je cherchais. Les trois que je recrutai ce soir-là paraissaient insouciants et gais ; ils avaient l'âme aventureuse ; ils ne craignaient ni pirates, ni tigres, ni fièvre. Hélas ! C'était vers des dangers d'une autre sorte que je devais les conduire.

Ils accueillirent, les malheureux, mes propositions avec enthousiasme. Nous partîmes, un beau matin, avec cinq chevaux vigoureux ; nous emportions pics, sacs, cordes, vivres abondants, alcool de riz et opium. Je m'étais muni, en outre, de boussoles et d'une bonne carte. Le voyage ne fut point pénible, bien qu'en approchant du but

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

je devinsse de plus en plus soucieux. Mes compagnons chantaient tout le long du chemin : ils n'avaient jamais fait aussi bonne chère.

A l'étape, tout en fumant, ils me racontaient des histoires et surtout des légendes ; beaucoup de ces légendes avaient trait à des trésors cachés. Je ne leur avais pas encore indiqué avec précision l'objet de l'expédition. C'est la veille de notre arrivée dans le petit bois que je les mis au courant : « Un génie, leur racontai-je, m'est apparu en rêve et m'a annoncé qu'un trésor est caché dans la région où nous nous trouvons maintenant. Il m'a montré l'endroit précis où le trésor se trouve enterré. Bien que n'ayant jamais visité cet endroit, je le reconnaîtrai certainement, pour l'avoir vu en songe. J'ai le pressentiment que nous l'atteindrons demain. »

Ce récit, tout saugrenu qu'il puisse

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vous sembler, convainquit mes auditeurs. Aucun d'eux ne songea à le mettre en doute. Ces grands enfants sont si habitués au merveilleux que, pour rendre à leurs yeux une histoire vraisemblable, il suffit d'y mêler des fées ou des génies.

Le lendemain matin, je leur dis :

— Le même génie m'est encore apparu cette nuit. Il m'a annoncé que nous étions dans le bon chemin et qu'avant ce soir nous arriverions sur l'emplacement même du trésor.

Ils accueillirent cette déclaration par des cris joyeux. Cependant leur joie n'arriva pas à me délivrer de l'oppression qui m'accablait.

Ce fut en effet le soir, vers cinq heures, que nous atteignîmes le bosquet. J'avais bien calculé les étapes. Je tenais à arriver un peu avant la tombée de la nuit, pour que nous ayons le temps de nous restaurer et de fumer quelques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pipes, avant de nous mettre au travail. Car la besogne que nous allions entreprendre, il valait mieux ne pas l'accomplir de jour.

J'étais exténué et je me sentais saisi d'une inquiétude sur laquelle n'avaient aucune prise ni mes propres raisonnements, ni l'entrain de mes compagnons. Moi qui avais fait ce que vous savez et qui avais vécu, à la Légion, au milieu d'aventuriers dont la conscience était autrement chargée que la mienne, il me semblait que j'allais commettre un crime irrémissible en m'emparant d'un trésor qui n'appartenait à personne. A personne !... Voilà comme j'en jugeais alors. Je devais apprendre par la suite, à mes dépens, qu'il n'avait fait que changer de maître, et à quelle sorte de maître il appartenait désormais.

Pendant que mes hommes installaient le campement, faisaient chauffer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le riz, j'allai examiner le terrain sur lequel nous avions à travailler. Je remarquai aussitôt, non loin du banyan, la dépression de terrain que m'avait signalée Duc. Il y avait, au milieu, un grand rectangle où l'herbe était plus rare et plus courte qu'ailleurs, comme si la terre dans laquelle elle enfonçait ses racines eût été moins grasse ou moins profonde. Je supposai que c'était là que se trouvait la dalle qu'avait soulevée le Chinois et sous laquelle il avait enfoui ses caisses et autre chose encore. Je m'en assurai en plantant dans le sol la longue lame d'un coutelas. A trente centimètres à peine, la pointe rencontra la pierre. Je pus même en dessiner les contours sur la terre, délimitant ainsi l'endroit que nous devions creuser.

J'étais bien sûr, maintenant, que personne n'avait fouillé cette place après le départ du Chinois : tout y était

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dans un ordre parfait. Cependant la pensée qu'une fortune se trouvait bien là, sous mes pieds, n'arriva pas à m'exalter. Je me félicitai d'avoir amené avec moi de hardis compagnons. Tout seul, je n'aurais pas eu le courage de descendre dans le trou.

J'allai rejoindre mes Annamites. Le riz fumait dans les bols. A l'odeur âpre et vulgaire du nuoc-mam se mêlaient les senteurs fines de l'opium. Car, pendant que ses camarades préparaient le repas, un de mes hommes se cuisait quelques pipes, en guise d'apéritif.

Pendant le repas, j'écoutai leurs conversations, pour me distraire un peu de mes mornes pensées. Ils plaisantaient gaiement au sujet de la fortune que me destinait le génie et dont ils espéraient avoir leur part. Oh ! ils n'étaient point ambitieux. Quelques centaines de piastres leur suffisaient, de quoi acheter deux ou trois arpents

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de rizière aux environs de leur village, un buffle pour labourer et une jeune concubine pour les réchauffer l'hiver et leur tenir frais l'été, car leurs femmes de premier rang commençaient à vieillir et n'étaient plus guère bonnes qu'à travailler.

L'opium nous était nécessaire à tous. Mais, ce soir, chacun de nous doubla sa dose habituelle, comme préparation à l'effort que nous allions fournir.

La nuit était venue. Tout en fumant, je construisais mon avenir d'homme riche. Mais mollement, en quelque sorte, et sans conviction. Je ne m'expliquais pas ce malaise au moment où j'allais réaliser ce rêve que tout aventurier porte en lui. Il ne pouvait s'expliquer entièrement par des raisons physiques. Il semblait que Duc, par ses confidences, eût fait passer en moi un peu de la terreur que lui inspirait ce lieu maudit, qui contenait pourtant un trésor !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cependant une scène curieuse vint me distraire de ma songerie. Un des Annamites — celui qui avait fumé avant le repas — s'était endormi. Sa tête reposait sur le bord du plateau, à quelques pouces de la lampe qui éclairait en plein son visage tourné vers moi. La bouche ouverte, il souriait de cet air béat qu'ont les fumeurs satisfaits ; au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans le sommeil, sa physionomie s'altérait ; sa bouche s'était fermée lentement, ses mâchoires se serrèrent, ses traits se contractèrent ; ses narines se dilataient, comme si son souffle eût été gêné. A plusieurs reprises, il laissa échapper des gémissements qui excitèrent les rires et les quolibets de ses camarades. Puis son corps fut agité de tressaillements dont le plateau à opium était tout ébranlé. Enfin sa face se convulsa, il poussa un long soupir et, en se débattant comme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pour se débarrasser de l'étreinte d'un ennemi invisible, il renversa la lampe. Ses yeux s'ouvrirent alors, élargis par la terreur. Il s'assit sur son séant, puis, entrecoupant son récit de jurons, il raconta qu'un démon hideux, à tête de mort, lui était apparu et lui avait ordonné de partir aussitôt de ces lieux : un trésor, avait-il déclaré, est effectivement caché dans ce bosquet, mais quiconque y touchera, même du bout du petit doigt, attirera sur lui les pires calamités et sera torturé dans cette existence et dans l'autre...

L'Annamite frissonnait tout en nous rapportant ces menaces. Ses camarades n'avaient plus envie de rire. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, en regardant de mon côté. Je compris que la partie était compromise si je ne réussissais pas à relever le moral de ma petite troupe, sans le concours de laquelle je ne pouvais rien entreprendre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Bien que n'étant guère d'humeur à plaisanter, je me mis à leur réciter la petite fable suivante :

« Le Génie qui est apparu en rêve à notre camarade, est l'âme du Chinois qui a enterré le trésor. Il veut nous empêcher de lui reprendre cet argent, qu'il a d'ailleurs volé aux Annamites. Mon Génie à moi, celui qui m'a conduit ici et qui nous protège, est l'âme d'une femme annamite dont nous trouverons le squelette à côté du trésor. Car le Chinois l'a assassinée, pour qu'elle ne révèle pas l'existence du trésor. Or, cette femme, je l'ai connue autrefois. J'avais été très bon pour elle. C'est par reconnaissance qu'elle m'a visité en songe. Elle demande aussi qu'on lui creuse un tombeau et qu'on construise au-dessus une petite chapelle afin que les voyageurs qui s'arrêteront dans ce bois brûlent des bâtonnets et récitent des prières pour le repos de son âme. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cette folle histoire, débitée avec le plus grand sérieux, suffit à rassurer mes compagnons. Ils se mirent même à rire, en songeant au Chinois dont la ruse posthume allait être déjouée et qui allait être châtié, grâce à la malice féminine, du crime qu'il avait commis pendant sa vie.

Les voyant si bien disposés, je donnai le signal du départ. Armés de pics, de haches et de cordes, laissant nos cinq chevaux solidement attachés chacun à un tronc d'arbre, nous nous dirigeâmes vers le trésor.

J'étais si ému quand le premier coup de pioche fut donné que je ne pus rester debout : je m'allongeai sur l'herbe, à quelques mètres de mes compagnons, maintenant mon visage en dehors du cercle de lumière que formait une lanterne posée à même le sol.

La dalle qui fermait le trou fut bientôt mise à nu. C'était un énorme

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bloc de granit, d'un mètre carré environ. En voyant deux de mes hommes peser de toutes leurs forces sur la barre de fer qu'ils avaient glissée sous le bloc, sans réussir à l'ébranler, je songeai qu'il avait fallu au Chinois une vigueur peu commune pour accomplir tout seul une besogne que mes deux gaillards, munis d'un bon levier, ne parvenaient point à entamer.

Enfin la pierre remua et lentement, lentement, se souleva. Je m'étais levé et rapproché du groupe, mes yeux sondant avec anxiété cette bouche noire au fond de laquelle dormait une fortune. Les Annamites se donnèrent un mal effroyable pour rabattre le bloc en arrière, de manière à rendre l'ouverture complètement libre. Ils n'y réussirent pas. C'est moi qui leur ordonnais de se borner à caler la dalle solidement avec la barre de fer pour l'empêcher de retomber. L'ouverture était assez

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

large pour laisser passer un homme. Le plus jeune descendit, la lanterne au poing.

Nous le suivions de la pensée, plutôt que des yeux. A mon impatience se mêlait une anxiété qui allait jusqu'à l'angoisse. C'était un véritable caveau qu'avait fait construire — ou qu'avait découvert — le Chinois pour y cacher sa fortune. Nous ne distinguions que le reflet de la lanterne mais nous n'entendions aucun bruit. Cette lueur mobile était le seul signe de vie qui nous parvînt de notre compagnon. Sans elle nous aurions pu croire, tant les minutes nous semblaient longues, qu'il avait été avalé et comme digéré par ce tombeau.

Tout à coup la lueur sembla se fixer puis nous perçûmes une exclamation ; la lanterne se rapprocha. L'homme revenait vers nous :

— Il y a un squelette, au fond, s'écria-t-il sans sortir de la fosse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Je vous avais prévenu, dis-je sans paraître troublé. C'est le squelette de la femme du Chinois que le Chinois a tuée pour qu'elle ne révèle pas le secret.

L'Annamite disparut ; nous vîmes pâlir de plus en plus le reflet de sa lanterne. Puis nous l'entendîmes jurer. Il reparut presque aussitôt, le visage bouleversé, haletant d'épouvante. Il vomissait les plus affreuses malédictions. Il sortit du trou ; il en jaillit plutôt. Et se laissant tomber sur le sol, il hurla, d'une voix que l'épouvante avait étrangement altérée, déshumanisée pour ainsi dire :

— Le malheur est sur nous : ELLE A LA BOUCHE SCELLÉE !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XII

MANOËLA

Ce ne fut point de trois pipes, mais de six que Serbozat, cette fois, coupa son récit.

Il demeura dix longues minutes silencieux, avec ce regard abstrait que je lui avais vu si souvent. Puis il reprit :

— « *Elle a la bouche scellée !* » Vous ne pouvez vous imaginer l'effet produit sur mes deux compagnons par ces mots qui pour vous, peut-être, sont vides de sens.

Ils blêmirent, ils eurent un brusque mouvement de recul, comme si quelque hideuse chauve-souris avait frôlé leur visage. L'un d'eux — celui qui avait

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fait ce rêve lugubre dont je vous ai parlé — bondit en arrière pour s'éloigner du trou au fond duquel reposait cette horrible, cette redoutable chose. Ils me jetèrent tous un regard de haine. Et je vis que, si je ne reprenais pas le dessus, ils allaient me planter là avec le trésor du Chinois et *le démon gardien du trésor*.

Si je n'avais pas su ce que je savais, l'affaire était manquée. Oh ! je reconnais que cela aurait mieux valu pour moi-même et surtout pour mes trois Annamites. Mais j'étais allé trop loin pour reculer et, à l'époque, je ne pouvais me résigner à incliner mon orgueil européen devant ces superstitions asiatiques.

Oui, je savais...

Je savais ce que voulait dire l'expression, et je comprenais maintenant pourquoi Duc était devenu fou. Le secret de Duc, cette courte phrase me le révé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lait tout entier, et je pouvais achever le récit que son évanouissement avait interrompu. Ce récit, c'est mon imagination qui l'a reconstruit avec ce que je connaissais des coutumes annamites, mais je l'ai tant de fois vécu en esprit que je puis vous raconter la scène comme si j'y avais assisté.

Attaché à ce manguier que j'avais devant les yeux et dont le tronc surplombait la fosse, Duc n'avait perdu aucun détail de l'étrange opération que le Chinois exécutait devant lui, avec ces mêmes gestes lents et minutieux, ce même air placide et narquois dont il eût découpé en lanières le corps de son rival vaincu.

Hoa n'était pas morte, quand Hap-Ky l'avait traînée au bord du trou. Elle n'était qu'endormie. Il lui avait administré un narcotique mêlé à son thé. Dans une heure, moins d'une heure

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

peut-être, elle se réveillerait. Le Chinois, à cette pensée, riait silencieusement. Elle se réveillerait... Et d'un regard il soupesait la dalle, puis considérait les poignets grêles ornés de bracelets.

Ses sourcils se froncent, une inquiétude le pique et il jette un coup d'œil soupçonneux à l'homme qui est là, les muscles sciés par la corde sur laquelle il tire, tire... Ce Thaï, jeune et beau, aime cette femme. Elle est de sa race. Elle l'aime aussi. Lui, certes, a toute l'apparence d'un niais, d'un de ces sentimentaux timides qui rêvent au clair de lune. Mais elle paraît délurée. Qui sait si, un soir d'été, un soir de fête, un de ces soirs où les jeunes garçons entraînent vers la forêt les jeunes filles étourdies par les petites tasses d'alcool, amollies par les chansons libertines, il ne s'était point, comme tant d'autres, exposé à l'amende qui frappe les mâles trop audacieux? Oh! ce n'est point

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que le cœur du Chinois soit accessible à la jalousie. Mais pour le succès de son entreprise, il est *indispensable que la jeune fille soit vierge.* Hap-Ky, donc, dénoue le cordon qui serre le pantalon lustré. C'est son droit, son droit strict d'époux, dont il s'est abstenu pourtant jusqu'à ce jour, pour des raisons que lui seul connaissait. Il approche la lampe, se penche : son visage s'éclaire, tout est intact. Décidément, Duc est un parfait nigaud. Et à l'amant que ce spectacle fait écumer de rage, Ky lance un regard de mépris.

La vierge rhabillée, il prend, dans un petit sac, un couteau. En entendant rugir Duc, il hausse les épaules. Le bénêt... que va-t-il se figurer? Comme si le Chinois était homme à faire couler du sang, au risque de tacher ses habits. Il introduit la lame entre les dents serrées de Hoa ; une légère pesée, la mâchoire s'ouvre ; il y glisse une racine,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un morceau de « Nhân-sâm » de ce merveilleux tubercule qui a la forme d'un corps humain et permet de vivre cent jours sans manger.

Il referme la bouche.

Le voici maintenant qui décoiffe la lampe de son verre. Il fouille ensuite dans le sac, il en tire une cordelette et un morceau de cire rouge. La cire fond à la flamme de la lampe, les lourdes gouttes brûlantes coulent sur la bouche même de Hoa. Une plaque de cire rouge, pareille à une croûte sanglante, scelle maintenant et pour jamais ces lèvres charmantes. Le Chinois se penche sur sa joue, comme s'il allait la baiser et doucement il murmure quelque chose que ne peut entendre Duc.

Il ne reste plus, pour consommer la cérémonie, qu'à descendre le corps vivant au fond du trou, à l'endroit où sont déposées les caisses d'argent, et où brûle une lampe qui contient de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'huile pour cent jours. Puis, après avoir recouvert le trou de la lourde dalle, Hap-Ky peut partir tranquille. L'âme de Hoa, promue au rang de Génie, fera bonne garde autour du trésor. Elle ne consentira à le livrer qu'à celui qui prononcera la parole magique, le mystérieux mot de passe que le Chinois vient de glisser à son oreille et de sceller dans son corps.

Avant la domination française, c'est ainsi que procédaient les Chinois enrichis dans le pays quand ils étaient obligés de le quitter pour un certain temps. Et aujourd'hui encore, dans la Haute-Région, lorsqu'ils ne veulent pas déposer dans des banques indiscrètes une fortune trop mal acquise — comme c'était le cas de Hap-Ky, — il leur arrive de recourir encore à cet étrange moyen. Plusieurs fois, au cours de veillées passées avec les loquaces fils de l'Annam, dans le Kien-An ou

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le Haï-Duong, j'avais entendu raconter l'histoire de ces paysans qui avaient découvert, près du village de Trung-Hanh, dans le huyên de Haï-An, une fortune considérable, ensevelie par un Céleste mort en Chine, et confiée à la garde d'un de ces macabres génies. Tous ces pauvres diables, ne manquait-on pas d'ajouter, devenus ainsi riches du jour au lendemain, avaient succombé presque aussitôt à un mal mystérieux. Et, dans l'autre monde, ils devaient expier, par des tortures sans fin, le sacrilège qu'ils avaient commis en enlevant le trésor sans avoir pu prononcer la formule qui les aurait rendu légitimes propriétaires. Je souriais toujours quand on rappelait ce détail. Je ne sourirais plus aujourd'hui : j'en ai perdu le droit !...

Que s'était-il passé après l'ensevelissement de la victime? Duc avait-il réussi à se délivrer par ses propres

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

moyens, à l'aide par exemple du poignard dont il m'avait parlé? J'incline plus simplement à croire que, quand le Chinois avait relevé la tête, après avoir achevé la lugubre cérémonie, il avait constaté que son rival était devenu fou. Alors il l'avait détaché lui-même, et laissé partir. A quoi bon tuer un être que la perte de la raison et de la mémoire rend désormais inoffensif? Ne vaut-il pas mieux le laisser vivre, afin qu'il porte plus longtemps avec lui l'affreuse blessure dont il ignorera toujours l'origine. Duc, libéré, avait marché droit devant lui sans savoir où il allait, et il était tombé. Cela, du moins, je le suppose, mais cette partie de l'histoire n'offre plus aucun intérêt.

Elle a la bouche scellée! Vous comprenez maintenant pourquoi mes deux Annamites avaient verdi d'effroi à ces paroles et pourquoi l'autre, celui qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

avait de ses yeux vu le squelette marqué du cachet révélateur, tremblait rien qu'à l'idée de redescendre dans la fosse, se demandant s'il n'expierait pas toute sa vie — et plus encore après sa vie — le crime d'y avoir pénétré *sans savoir le mot!*

Je me sentais faible ce soir-là, je vous l'ai déjà dit, au moral plus encore qu'au physique. Cependant quand je vis ces regards d'indigènes braqués sur moi, je repris brusquement mon aplomb. La fierté de race, parbleu! Le sentiment qui, dans cette dissolution du moi dont nous sommes plus que tous autres menacés, nous, coloniaux, disparaît le dernier. Devant des compatriotes, on se laisserait aller, on s'écroulerait, on tremblerait peut-être ou on pleurerait. Mais devant des Jaunes ou des Noirs, il ne faut pas! Ou alors, on n'a qu'à reprendre le bateau tout de suite, on n'est plus digne de rester

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

là-bas ! J'avais déboutonné mon dolman dont le col m'étouffait, bien qu'il ne fît pas chaud. Je le reboutonnais posément, sans prononcer une syllabe, en fixant une étoile qui clignotait entre les feuilles du manguier, exactement comme si j'eusse été seul. Au dernier bouton, je parus m'apercevoir que les autres étaient là. Je les considérais un à un ; leurs yeux, dans lesquels tout à l'heure j'avais vu passer des menaces, étaient déjà devenus humbles, presque suppliants. Mon calme les avait matés.

— Elle a la bouche scellée ! répétai-je d'une voix lente et comme détachée. Qu'est-ce que cela peut bien me faire ?

Une pause, pendant laquelle je regardai bien en face celui qui était descendu dans le caveau. Déconcerté d'abord par mon flegme, il commençait à se ressaisir et je vis, à un mouvement de ses lèvres, qu'il voulait parler. Je

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ne lui en laissai pas le temps ; lisant dans sa pensée, je coupai court par avance à toutes ses objections.

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire, repris-je d'une voix plus lente encore que la première fois et en levant de nouveau le regard au ciel. Puis je laissai tomber, syllabe par syllabe :

— *Du moment que j'ai le mot !...*

C'était fini. Ces hommes, qui une minute plus tôt étaient prêts à m'abandonner, peut-être même à me sacrifier aux mânes qui gardaient le trésor, m'appartenaient maintenant. Je pouvais faire d'eux tout ce qu'il me plairait. Mes paroles les avaient reconquis et surtout le ton sur lequel je les avais prononcées.

Pour qu'aucun soupçon de mystification ne pût se glisser dans leur âme, j'ajoutai :

— *Manoëla !...*

Si je prononçai le nom de mon

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ancienne maîtresse dans ces étranges circonstances, c'est probablement parce qu'il m'était encore cher et qu'il se présenta de lui-même à ma mémoire. Sans doute aussi, une sorte de calcul inconscient me poussa à placer ma fortune sous la sauvegarde de cette femme à laquelle je la devais un peu, puisque sans elle je ne me serais pas trouvé cette nuit-là dans ce coin perdu d'Asie. En tout cas, mon choix était heureux, je ne m'en rendis compte qu'ensuite, car le mot — qui est seul capable de briser la résistance du macabre gardien — est précisément le nom dont l'a baptisé le maître du trésor. Or quoi d'étonnant à ce que le nom inventé par le Chinois commençât par la syllabe *Ma*, qui signifie, en annamite : revenant, génie.

— Manoëla ! répétèrent mes hommes radieux, Manoëla !

Ils se précipitèrent vers la fosse et,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

penchés sur le trou qui maintenant ne les effrayait plus, ils débitèrent de bizarres litanies dans lesquelles revenait sans cesse le nom de la petite danseuse espagnole.

Et cette fois, ils descendirent tous, se bousculant même pour descendre plus vite. Je descendis après eux.

Ce ne fut pas au trésor que j'allai tout de suite — j'avais vaguement aperçu plusieurs caisses disposées contre la paroi du fond — mais au squelette. Il était assis par terre, ou plutôt accroupi dans une position familière aux Annamites. La chair l'avait complètement abandonné, mais des débris de vêtements s'accrochaient par endroits aux os. Un long collier de grains d'or et des bracelets en or rouge rendaient le spectacle plus macabre encore en évoquant la coquette et gaillarde jeune fille qu'une abominable superstition avait murée vivante. Mais ce qui me

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

frappa par-dessus tout, ce fut le cachet de cire rouge, qui était demeuré intact avec la ficelle rouge sur laquelle il avait été plaqué, le cachet de cire qui soudait ces mâchoires décharnées pour *qu'elles ne pussent laisser échapper le mot*, ce mot que le Chinois avait glissé à l'oreille de la vierge. Cette précaution eût suffi pour éloigner tout Asiatique de cette fosse et de l'or qu'elle recélait. Mais un Européen ne se laisse pas arrêter par ces croyances ridicules. Un Européen passe outre. Quand il ne connaît pas le mot, il en forge un ou il l'emprunte à une de ses anciennes maîtresses. Un Européen n'a pas peur des revenants. Car les revenants, n'est-ce pas? cela n'existe que dans l'imagination des peuples barbares. Et je considérais, avec un ricanement narquois, l'inutile cachet. Chinois imbécile ! Stupides Annamites ! Ah ! Ah !...

Tiens, mon ricanement se prolonge

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

en écho, écho étrange en vérité. Que signifie ce long hennissement, ces longs hennissements, ces hennissements épouvantés? Nos chevaux ont-ils éventé quelque fauve en chasse? D'où vient que ces hennissements s'éloignent, se perdent dans le lointain? Les cordes cependant étaient solides qui retenaient nos chevaux! Il faut que j'aille me rendre compte.

Je laisse mes Annamites qui, eux, n'ont rien entendu, occupés à extraire du caveau les caisses une à une. Et je m'approche des chevaux, de l'endroit où se trouvaient les chevaux. Il n'y a plus de chevaux, plus un seul cheval. Cependant, je ne me suis pas trompé : c'est bien là que nous les avons laissés. Justement voici les cordes qui les retenaient attachés. Elles sont toutes coupées net, comme avec un rasoir, à la même distance du tronc, toutes les cinq, *tou-tes-les-cinq!*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La perte était cruelle. Comment allions-nous pouvoir, sans chevaux, transporter nos caisses? Mais ce qui me frappa alors, ce qui me frappe encore aujourd'hui, c'est moins la perte même que la façon dont elle s'était produite. Qu'un cheval effrayé — effrayé par quelle cause? — eût réussi à briser son entrave, rien d'extraordinaire à cela. Mais cinq chevaux... cinq chevaux... au même moment... Cela paraissait incroyable ; il fallait bien le croire, cependant.

Je reviens vers la fosse, la tête basse. Qu'est-ce encore que ceci? J'entends des exclamations, des appels. J'accours. Deux de mes Annamites sont penchés sur le troisième qui, étendu à terre, peut à peine ouvrir les yeux. Ses camarades me montrent son bras tout gonflé, noir déjà. Un serpent l'a piqué à la main, un serpent minuscule caché sous une caisse. En soulevant la caisse,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'homme a poussé un petit cri de douleur, disant que la pointe d'un clou lui avait déchiré la main. Il a continué sa besogne, néanmoins. Mais à peine sorti du trou avec la caisse, il est tombé. Maintenant, il est trop tard. Une minute plus tôt, on aurait eu quelques chances de le sauver, en tranchant le bras d'un coup de hache. A présent, c'est fini. L'épaule est déjà verdâtre et tourne au noir. Il n'y a plus qu'à laisser mourir le malheureux. En attendant, on creuse sa fosse, assez loin de l'autre, de la grande, *qui est déjà occupée.*

Ses camarades sont consternés. Ils pensent beaucoup moins à celui qui agonise là qu'à eux-mêmes. Ils se sentent menacés. Nous nous sentons tous menacés. Qu'est-ce qu'ils vont penser, quand ils sauront que les cinq chevaux sont partis, *qu'une main invisible a coupé les entraves*, les *cinq* entraves?...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Il y a beaucoup de serpents, dans ces parages...

Pourquoi ai-je prononcé cette phrase bête? Je voulais rassurer mes hommes? Je n'ai qu'à jeter un coup d'œil sur eux pour voir comment j'y ai réussi. Il faut être bien sûr de soi pour émettre des paroles dans de pareilles circonstances : car si les paroles vous obéissent, la voix vous trahit. Ma voix... j'ai été effrayé moi-même en l'entendant... Elle m'a révélé toute la profondeur de mon trouble. Ce n'est plus la voix qui parlait tout à l'heure, qui expliquait, commandait, critiquait ; ce n'est plus une voix de maître, une voix d'Européen. C'est une voix de vaincu. Mes deux Annamites ont échangé un regard désespéré. Ils savent maintenant que j'ai peur et *pourquoi j'ai peur.* Ils savent que *je ne savais pas le mot!* Ils se sentent perdus ! Le front incliné vers le sol, attiré par le sol,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

on dirait que c'est leur tombe qu'ils sont en train de creuser.

Ils y déposent le corps, qui est devenu cadavre, sans cérémonie, sans prosternation, sans prière. A quoi bon? Quelques pelletées de terre suffiront. L'important est de faire vite, vite, pour partir, partir loin du squelette à la bouche scellée. Le trésor, certes, on l'emportera, puisque le sacrilège est consommé. Avec ces tas d'or, peut-être réussira-t-on à réparer, en payant des bonzes, en ordonnant des prières, en édifiant quelque temple ! Mais d'abord que le caveau béant soit refermé.

Les deux hommes sont au bord du trou. Ils ne disent rien. Personne n'ose plus parler. Et voici ce qui se passe alors. Cela je l'ai vu, je l'ai vu aussi distinctement que je vois cette lampe... Un de mes Annamites était à genou devant le trou ; brusquement, il se pencha au-dessus du trou, il y plongea sa tête.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Je crus d'abord qu'il voulait regarder une dernière fois au fond de la fosse, pour voir s'il y restait quelque caisse. Ensuite je compris, je compris qu'il était tiré *par cette même main qui avait coupé les cordes des chevaux.* Et c'est probablement parce qu'il avait aperçu la main et pour échapper à l'étreinte de cette main que son camarade se leva brusquement. Je jure qu'il y avait entre lui et la dalle la même distance qu'entre nous deux. Et cependant la dalle qui, comme je vous l'ai expliqué, était maintenue en l'air par une barre de fer, se rabattit, écrasant la nuque de l'homme qui était penché sur le trou, comme si une main avait brutalement retiré la barre. C'était bien cela, en effet; mais la main qui avait fait le coup n'était pas une main humaine...

Cela, l'autre Annamite, le seul survivant, l'avait vu et aurait pu en témoi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

gner. Mais je ne songeai pas à l'interroger. Les yeux dilatés, fixés sur le corps de son camarade qui était pris sous la dalle comme une souris dans un piège, les bras rejetés en arrière, il reculait, reculait hors de la zone éclairée, dans la nuit; il avait l'air d'être aspiré par la nuit. Je le rejoignis, le regardai dans les yeux, l'interpellai. Il ne tressaillit même pas. Il ne pouvait plus rien voir, que l'homme tiré en avant, empoigné aux cheveux par des doigts décharnés, plus rien entendre que le bruit mou qu'avait fait le rebord de la dalle en écrasant la cervelle. Reculant, reculant toujours, il finit par heurter du talon une racine et tomba. Comme il ne faisait aucun mouvement, je me penchai sur lui : les yeux, toujours dilatés, étaient déjà vitreux ; sa main était glacée. Il était mort. Pourtant il ne portait aucune blessure à la tête. J'ai idée *qu'il était mort avant*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de tomber, qu'il était mort depuis le moment où il avait vu la chose, et que l'horreur qui l'avait tué lui avait survécu, pour ainsi dire, l'avait tenu debout et l'avait fait marcher, comme la souffrance arrache encore des grimaces et des contorsions au visage d'un décapité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

XIII

L'INTERDIT DE SÉJOUR

— Ah ! Je sais bien ce que vous pouvez me dire, continua Serbozat. Je me le suis dit à moi-même bien souvent : tous ces faits, qui paraissent extraordinaires quand on les rapproche l'un de l'autre, deviennent tout naturels quand ils sont considérés un à un. Quoi de plus banal, en Indochine, qu'une piqûre de serpent? Au lieu d'imaginer je ne sais quelle force mystérieuse, saisissant aux cheveux l'homme qui se trouvait devant le trou, pourquoi ne pas admettre simplement, comme je l'avais d'abord pensé, qu'il ait voulu regarder au fond de la fosse pour voir s'il n'y restait pas une caisse. Et si

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'autre avait reculé brusquement, c'était peut-être que, sans que je l'eusse remarqué, il avait déjà retiré la barre qui calait la dalle — ignorant que son camarade allait se pencher à ce moment-là — et voulait se garer. Tremblant de peur comme il l'était, cet accident, dont il se sentait responsable, pouvait l'avoir vivement frappé. Avais-je fait l'autopsie de son cadavre pour affirmer que dans sa chute il ne s'était pas fracturé le crâne? Les chevaux, enfin, avaient pu apercevoir quelque panthère — il n'en manque point dans la région — et le souci de la conservation avait pu leur donner la force de briser leurs entraves. Oui, tout cela, je me le suis dit bien souvent. Mais pourquoi séparer par l'esprit ce qui, dans la réalité, est intimement lié. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une roulette amène le numéro 7 par exemple. Le numéro 7 a autant de chances de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sortir que tout autre numéro. Et le fait pour ce numéro 7 d'être sorti une fois ne l'empêche point de sortir une seconde fois. Et pourtant s'il arrivait, dans une salle de jeu, que le numéro 7 sortît trois, quatre, cinq, dix fois de suite, tous les joueurs protesteraient. Ils ne mettraient pas cette coïncidence sur le compte du hasard. Ils diraient qu'il y a un mécanisme secret qui amène le numéro 7. Le savant lui-même pose en principe que certaines coïncidences ne peuvent pas être l'effet du hasard et révèlent l'existence d'un rapport nécessaire. Le rapport qui unissait ces prétendus accidents les rattachait l'un à l'autre, les expliquait de manière à en former un tout cohérant : c'était un rapport de cause à effet. Tous ces malheurs s'accumulant dans l'espace de quelques minutes n'étaient que les effets du sacrilège que nous avions commis, de la violation de la tombe par

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des gens *qui ne savaient pas le mot.*

Les événements qui suivirent vinrent encore vérifier cette hypothèse, la rendre plus évidente, aveuglante, comme une expérience de laboratoire.

Je passai la nuit dans le bois, tout seul avec mes caisses — il y en avait sept — et mes trois cadavres, sans compter l'autre, le cadavre vivant dont je sentais les mains partout, tout autour de moi !

Il me fallut ensevelir les deux Annamites. Celui qui était sous la dalle me résista. J'essayai de le dégager, puis je le tirai par les jambes. Je crois que la dalle n'était pas seule à le retenir. Je renonçais à la lutte. Je n'étais pas de force, évidemment. Aucun être humain n'aurait été de force. Je me bornai à recouvrir de terre le corps, à l'endroit même où il était tombé, *où il avait été happé.*

Pour l'autre, j'utilisai la fosse où

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

reposait la première victime. La même main les avait frappés, le même trou pouvait les réunir.

Ma lanterne s'éteignit pendant cette macabre opération. Je l'achevai dans les ténèbres grouillantes de fantômes.

Le reste de ma nuit, je le passai à transporter les caisses, une à une, jusqu'au sommet d'une falaise qui dominait le fleuve. Je ne voulais pas m'endormir. Éveillé, toutes mes énergies tendues, je pouvais à peine tenir en respect les ennemis hideux qui me cernaient. Ils n'attendaient que mon sommeil pour se ruer sur moi.

Dès l'aube, je me postai en sentinelle, sur un rocher, du haut duquel j'explorai le fleuve. J'aperçus enfin, vers le milieu de la matinée, la voile d'une jonque qui descendait le courant. Je l'arrêtai au passage. Deux hommes la montaient : ils me prirent pour un contrebandier d'opium. La promesse d'une forte ré-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

compense les décida à me recevoir à leur bord, moi et mes lourdes caisses.

J'étais épuisé de fatigue. A coup de pipes je résistai au sommeil. Cependant je sentais avec épouvante approcher le moment où je serais bien obligé de capituler. Je m'endormis après le repas du soir, tenant encore les baguettes entre mes doigts.

Quelle nuit je passai sous le roof de cette jonque ! Moi qui, à l'époque, dormais d'un sommeil franc et sans rêve, je fus assailli de cauchemars. Toutes sortes de monstres défilèrent sans interruption dans mon cerveau et au milieu d'eux apparaissait le squelette à la bouche scellée qui me regardait au fond de la fosse, avec les trous énormes de ses yeux. Je me réveillai plusieurs fois, mon cœur près d'éclater. Je pris de la quinine. Je fumai. Remèdes inutiles ! Dès que je m'assoupissais le cortège reprenait sa danse macabre dont

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

le spectre de Hoa réglait les évolutions. J'étais si égaré, au réveil d'un de ces cauchemars, que, sans le patron de la jonque, je me serais jeté à l'eau. Je résolus de rester éveillé la nuit et de dormir le jour. Mais dès que je fermais les yeux, qu'il fît jour ou qu'il fît nuit, c'était le même défilé sinistre de spectres, de squelettes, de larves, de monstres de toute espèce, et le même regard vide de Hoa qui me fixait du fond du trou, obstinément.

Le voyage sur le fleuve dura trois jours. Ensuite je louai une charrette à bœufs. Je regagnai par ce moyen mon village de Muong-Lam. Là j'appris, de la bouche du Tri-Chau, que Duc était mort, quelques jours auparavant, pendant la nuit. Il s'était éveillé en poussant des cris, s'était dressé sur son lit en montrant de son doigt quelque chose devant lui, puis était tombé raide, le visage violacé, les yeux exorbités.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Or cet événement s'était produit pendant la nuit même que nous avions passée dans le bois, exactement à l'heure où nous violions la tombe de Hoa. L'indiscrétion de Duc, quoique involontaire, avait reçu aussi son châtiment.

Je ne voulais pas descendre dans le delta, à cause de mes bagages que je n'aurais pu cacher. J'organisai un convoi et je passai la frontière du Yunnam. C'est à Manhao seulement que j'ouvris mes sept caisses. Elles contenaient plus d'un million en piastres métalliques, en barres d'argent et en feuilles d'or, que j'échangeai, au prix d'un honnête courtage, contre des valeurs plus maniables.

Du Yunnam je passai en Birmanie.

C'est en Birmanie seulement que je pus dormir. Il était temps, j'étais épuisé! J'allai au Siam. Je descendis à Bangkok, par le Ménam. De Bangkok j'allai à

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Java et je revins en Europe par malle hollandaise.

J'avais recouvré la santé et la paix de l'âme. En somme, je ne m'étais pas enrichi par un crime. J'avais profité d'une occasion, voilà tout. Quel est celui qui n'aurait pas agi comme moi, en pareille circonstance? Un an après, je repartis donc pour le Tonkin en cabine de luxe, moi qui avais fait mon premier voyage comme passager de pont. Bien entendu je profitai de l'escale de Saïgon pour coucher en ville. A l'hôtel j'avais une vague appréhension en entrant dans ma chambre. Puis je me mis à rire. Qu'avais-je à craindre? Une bonne cure à Vichy et à la Bourboule m'avait redonné un sang neuf. Plus de crises palustres à redouter! Cependant, par précaution, je pris de la quinine, je fumai une trentaine de pipes, exactement comme la dernière fois, et, comme la dernière fois, je dus quitter

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

l'hôtel en pleine nuit, fou d'horreur.

Je suis allé coucher à bord. *Ils* m'y attendaient. A Haïphong, Hanoï, *ils* m'ont suivi. Au Tonkin, j'ai enrichi plusieurs sorciers fameux : toute leur science a échoué. J'ai dû partir, abandonner l'Indochine. J'y suis revenu, plusieurs fois, en changeant de nom, en me composant un nouveau visage. Malgré toutes mes précautions, *ils* m'ont reconnu, *ils* m'ont retrouvé, les esprits gardiens du trésor, les diables qui châtient les violateurs de sépulture. *Ils* ne me quittent que quand je quitte le pays. Et je ne puis plus retourner là-bas désormais. C'est fini pour moi, fini !

Ma dernière tentative, vous savez comment elle a réussi. Votre compagnie me réconfortait. Et pourtant, en approchant de Saïgon, je me sentais mal à l'aise. Cette Laotienne était exquise. Que peut-on craindre, me disais-je, quand on a auprès de soi, contre soi, un corps

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

si gonflé de vie? Je la tenais par la main quand je me suis endormi ; je me cramponnais à elle. Cela ne m'a pas empêché de sombrer. Au fond du gouffre qu'est devenu pour moi le sommeil dans ces pays-là, je les ai tous retrouvés, les hôtes de mes nuits de la Rivière-Noire, de Muong-Lam et de Manhao, tous, grimaçant et se contorsionnant de plus belle : il n'en manquait pas un, pas un seul. L'angoisse me réveille, inondé de sueur. J'allume l'électricité : la jeune fille dormait paisiblement à mon côté. Je la regarde, enviant la paix de son sommeil. J'essaie de puiser dans ce calme visage humain et frais de quoi purifier ma vue des horreurs dont elle reste infectée. Mais l'électricité baisse, baisse lentement. Ce n'est plus qu'un fil rouge qui luit dans l'ampoule de verre. Le visage de ma compagne se décolore, se décompose, se dépouille de sa chair, et c'est Hoa qui

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

m'apparaît encore, le squelette à la bouche scellée qui me regarde, impitoyablement, de son regard fixe et vide...

En prononçant ces dernières paroles, Serbozat sauta du lit et ouvrit la fenêtre de la fumerie qui donnait sur un balcon. Le jour se levait déjà, un jour sale, décourageant, qui me paraissait plus morne encore quand je jetai les yeux sur nos robes chinoises. Des gens allaient dans la rue, une véritable foule, se hâtant, courant vers le bureau, l'usine, l'autobus ou le métropolitain qui les conduirait à l'usine, au bureau. Mon compagnon, me les désignant de la main, s'écria :

— Voyez ce peuple. Il est persuadé qu'il est libre, qu'il possède une civilisation supérieure à toutes les autres, une civilisation digne de s'imposer à l'univers entier. Et il est exactement condamné aux travaux forcés ! Ah ! c'était bien la peine de faire des révo-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

lutions, de prendre des bastilles, de couper la tête à des rois, pour en arriver finalement à se soumettre au despotisme du plus aveugle et du plus dur des tyrans : le chronomètre ! Vive l'Extrême-Orient, ses larges rues, où l'herbe pousse, ses siestes interminables, son peuple jamais pressé, pauvre d'argent, mais riche de temps !

Et, empoignant la grille du balcon avec la même rage impuissante qu'un prisonnier empoigne les barreaux de sa cellule, il jeta, d'une voix désespérée :

— Mais je ne pourrai plus retourner là-bas. C'est fini, pour moi, fini, fini. Je suis condamné à l'Europe, condamné à l'Europe à perpétuité ! Alors, qu'est-ce que vous voulez que je devienne, moi, l'homme de la brousse tonkinoise, sous ce ciel lamentable, dans ce Paris frénétique, au milieu de tous ces Blancs?

FIN

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
I. L'appel de l'Asie	1
II. Retour d'exil	29
III. Une nuit à Saïgon	41
IV. Chanthaly	53
V. L'affaire Bargès	77
VI. Entre deux pipes	87
VII. La bague	101
VIII. Le guide	119
IX. Idylle thaï	137
X. Le secret de Duc	151
XI. La marche au trésor	171
XII. Manoëla	191
XIII. L'interdit de séjour	215

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE ET
UN MARS MIL NEUF CENT TRENTE
ET UN, PAR L'IMPRIMERIE UNION,
POUR LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie,
A PARIS.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nouvelle Collection "AVENTURES"

LARS HANSEN. — * **Aux prises avec le Spitzberg.**

LOUIS CHADOURNE. — **Le Maître du Navire.**

PIERRE MAC-ORLAN. — **Le Chant de l'Equipage.**

EUGÈNE PUJARNISCLE. — **Le Bonze et le Pirate.**

DALE COLLINS. — **Un Homme en fuite.**

— **Le Rescapé mystérieux.**

J.-H. ROSNY jeune. — * **L'Enigme du « Redoutable ».**

— * **La Contrée aux Embûches.**

JULIEN GUILLEMARD. — **Le Mystère de l' « Oiseau-Noir ».**

NIGEL WORTH. — * **L'Homme du Coffre.**

— * **Le Devin de Welby.**

HENRY DE GOLEN. — **Le Drame d'une mission secrète.**

JEAN LA ROCHETTE. — **La Révolution en dentelles.**

COSMO HAMILTON. — **Un Scandale.**

W. H. SLATER. — * **Les Bandits de Moscou.**

---

* *Ces ouvrages peuvent être mis entre toutes les mains.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques